

SYMPATHIE POUR LES CRÉDULES

SI VOUS ÊTES abonné ou lecteur de *Rational Thinking*, mon nom ne vous est pas inconnu. Je m'appelle Jolene Wisniewski, et je suis l'un des membres de la rédaction. *Rational Thinking* a commencé au début des années 1990 sous la forme d'un bulletin à faible diffusion édité artisanalement par des rationalistes passionnés de Denver, Colorado. Et j'ai fait partie de l'aventure quasiment depuis le début, mais pas comme journaliste. Je vais vous raconter comment je le suis devenue, et quel a été ma première enquête de fond pour cette revue.

Je suis née à Portland, dans le Maine, mon père est enseignant et ma mère travailleur social pour la municipalité, et j'ai fait des études de droit dans une école spécialisée puis des petits boulots avant de décrocher un poste d'assistante juridique pour Medicare/Medicaid par mon oncle Andy, qui est militaire de carrière et m'a eu le bon tuyau pour le poste par un de ses copains d'armée. Par contre, c'était dans le Colorado, mais ça ne me dérangeait pas, je voulais partir du Maine, comme mon frère aîné qui s'est installé à New York City après son mariage.

Comme en débutant dans ma carrière, j'avais peu d'argent et pas mal de temps de libre pour mes loisirs, j'ai répondu un jour de septembre 1991 à une annonce d'une association qui cherchait une bénévole pour tout ce qui était juridique. J'ai répondu et c'est alors que j'ai fait la connaissance d'Allan Granger et de Raul Varranquilla. Et c'était toute une aventure : Raul avait monté un bulletin d'information rationaliste, l'ancêtre de *Rational Thinking*, et il le diffusait avec un certain succès en partant de rien. S'était joint à l'aventure Allan Granger et à partir de septembre 1991, moi.

Rational Thinking a débuté dans le bricolage le plus complet, avec l'achat d'un Mac Classic sur la suggestion d'Allan pour faire la rédaction et la mise en page. Bien qu'étant en début de carrière avec une paye réduite, je me suis saignée aux quatre veines pour mettre \$500 sur la table pour ma part pour l'ordinateur. Bon, je peux le dire aujourd'hui, il y a prescription, mon oncle Andy m'a donné \$400 pour que je n'ai pas à devoir choisir entre manger et participer au journal.

Les deux premières années de la revue ont été difficiles, parce qu'il fallait conquérir les lecteurs un par un, faire des enquêtes avec des moyens dérisoires, et tout construire à partir de rien. Pour ma part, mon rôle, qui devait être au début celui d'attachée juridique et secrétaire, a vite évolué vers celui de documentaliste et enquêtrice. Mon travail sur les ovnis, avec l'enquête sur la Special Air Research Unit, avait été des plus passionnants, et le reste de la rédaction l'avait exploité à sa bonne mesure. Mais je pouvais faire plus.

L'idée de m'impliquer plus en profondeur dans une enquête suivie de la rédaction d'un article est venue lors d'une conférence de rédaction un samedi chez Raul, début novembre 1993. Le numéro du mois venait d'être publié avant le numéro de décembre, la coupure pour les fêtes et le numéro de février 1994. La ligne de ce numéro avait été très médicale, avec Allan qui avait démonté plusieurs foutaises médicales et quasiment rempli à lui seul le numéro. Pour les éditions suivantes, Raul voulait que l'on tape davantage sur d'autres sujets :

« Jessica et Amy, nos deux amies de la SARU, ont commencé à enquêter sur Roswell, je vous propose de faire le point sur ce qu'on a, sous forme d'un article de fond dans le numéro de janvier.

— Tu as déjà de quoi remplir des pages ? reprit Allan. Avec les fêtes, il faudra que l'on ait bouclé mi-janvier. J'ai des pistes en cryptozoologie, je compte reprendre en profondeur mon article du prochain numéro.

— Excellente idée d'avoir interviewé ce folkloriste pour ton article Allan, si tu pouvais nous trouver l'avis d'un zoologiste sur la question, ça nous permettrait d'approfondir le sujet.

— Pour les photos d'ours, je peux voir avec Amy, notre contact au SARU, ai-je précisé. Elle doit en avoir une ou deux sous le coude. Sinon, point de vue ovnis, j'ai quelque chose d'important à vous révéler. Vous savez, la nana de New York City qui prétend avoir été enlevée par un ovni sous le nez du secrétaire général des Nations-Unies. J'ai retrouvé par hasard à la bibliothèque municipale le livre dont elle se serait inspirée pour bâtir son histoire. J'ai noté la référence et je compte l'acheter pour comparaison.

— Tu nous diras combien on te doit à l'association, répondit Raul. Nous avons de quoi faire un article avec un sujet pareil.

— Tiens, tant qu'on parle de New York City, pointa Allan, je suis tombé sur un article dans le dernier *Variety* où ils parlent de refaire le film de 1979 intitulé *Minimythville : la maison du démon*, une histoire qui se serait déroulée dans les environs. J'y pense maintenant parce que j'ai revu ce matin une interview du réalisateur qui veut faire un remake.

— Si c'est une comédie intitulée *Mon proprio s'appelle Satan*, je veux bien aller voir ce film, pointa Raul. J'ai beau être catholique romain, ces histoires d'exorcisme ont toujours été de la foutaise totale pour moi. Est-ce que c'est un sujet que l'on a déjà abordé ?

— Justement, non, fis-je remarquer. C'est peut-être par manque de sujet d'actualité sur la question. Des âneries sur les pyramides, les machins new-age et les autres zinzins sectaires du même genre, on en a déjà parlé. Et ce serait une bonne occasion de mettre les pieds dans le plat, avec ce projet de remake !

— C'est pas toi qui a de la famille à New York City par hasard ? demanda Allan. Tu pourrais commencer le boulot à l'occasion, si tu passes sur place.

— Ça sera dur cette année, je n'ai pas d'argent et je passe les fêtes chez mon oncle à Denver, faute de congés. Par contre, je peux acheter le livre original et commencer à l'étudier.

— Et ça ne te dirait pas d'écrire l'article en question ? avança Raul. En deux ans, tu as quasiment franchi toutes les étapes pour devenir une de nos journalistes, il ne te reste plus qu'à passer à la rédaction.

— Chiche ? »

Chiche ! J'étais mise sur le coup par les deux autres membres de la rédaction, et j'ai commencé de ce pas à faire ce que tout journaliste digne de ce nom fait quand il aborde un dossier : une recherche documentaire la plus poussée possible. Et là, j'avais deux axes de travail principaux : le bouquin rédigé par un écrivain qui a consigné et publié le récit des occupants de la maison, et la partie mythique concernant les symptômes d'une possession diabolique. Pour la seconde partie, il me fallait trouver un spécialiste qui me fasse un topo sur le sujet, tandis que pour la première, c'était essentiellement du brassage de papier à faire. Autrement dit : acheter le livre et le lire en prenant des notes.

Par contre, j'ai eu en tête dès le départ, en bonne juriste, un élément essentiel qui allait pouvoir nous en apprendre pas mal sur le fond de cette histoire : faire une recherche légale, sous couvert du Freedom Of Information Act, sur les antécédents professionnels des occupants de la maison, via le service de l'impôt sur le revenu, l'Internal Revenue Service, qui garde dans ses archives l'histoire fiscale de tous les citoyens de ce pays. Comme avec mes demandeurs de mesures d'aide au titre du Medicare ou du Medicaid, c'est la première chose que je fais avec tous mes dossiers.

Mon premier travail a commencé avec l'achat du livre *Minimythville : la maison du démon* pour planter le décor, et définir un peu sur quelle histoire j'allais faire une enquête. Le premier fait que j'ai remarqué, et qui a son importance par la suite, c'est qu'il y avait *trois* éditions de ce livre. La première datée de 1977, l'édition originale, avait été publiée un peu plus d'un an après les faits allégués. C'est celle qui a donné lieu au film éponyme de 1979.

Une seconde édition a été publiée en 1984, vraisemblablement pour capitaliser sur le succès du film, qui devait sûrement avoir bénéficié à l'époque d'une sortie vidéo et d'une exploitation TV. Et la dernière édition, la plus récente, qui date de 1992, celle que j'ai achetée neuve, pour mon travail d'enquête. Comme je suis de nature curieuse, j'ai fait la tournée des bouquinistes à Denver pour retrouver des exemplaires des deux versions précédentes, et faire la comparaison. A priori, il ne risquait n'y avoir que quelques corrections mineures entre les trois versions, mais je comptais bien le vérifier par moi-même. Et j'ai eu raison.

J'ai pu savoir ce point par deux éléments matériels simples : la mention, à la fin de l'édition que j'avais achetée, de l'existence des éditions antérieures, et une recherche, sur la base bibliographique informatique dont je dispose au travail, du pedigree du livre par son ISBN. Et, comme souvent avec les livres dans ce genre, les éditions anciennes sont faciles à trouver d'occasion, l'intérêt des lecteurs pour ce genre de *conneries* publications étant très fluctuant en fonction des modes...

Après deux soirées de travail, j'ai pu rédiger un résumé des événements qui ont été à l'origine de ces publications, et m'en servir par la suite comme base de travail. L'histoire commence en novembre 1974, le 24 plus précisément. La maison incriminée, à l'adresse du 461, Ocean Boulevard à Minimythville, sur Long Island, état de New York, une belle villa à trois niveaux de style colonial hollandais. Cette nuit-là, Randall DeMaggio junior, 23 ans, assassine ses parents et ses quatre frères et sœurs.

Il prétend qu'un tueur à gages de la mafia a exécuté sa famille mais l'enquête révéla par la suite qu'il était le seul tueur. Il a été condamné à six reprises pour meurtre au second degré, c'est à dire meurtre sans préméditation au termes de la loi, mais exécuté de sang-froid et avec l'intention de tuer. Oui, je sais, le droit, c'est parfois tordu... Randall DeMaggio junior a prétendu vouloir toucher l'assurance-vie de son père comme motif, et avoir liquidé le reste de sa famille par effet d'entraînement.

De ce fait, la maison des DeMaggio a été mise en vente courant 1975, avec son mobilier, une fois que la partie légale a été réglée. Et c'est à ce moment-là qu'entrent en scène le couple Lolz et leurs trois enfants. Dominic et Jill Lolz forment une famille recomposée, avec trois enfants issus de précédents mariages : Daniel, neuf ans en 1975, le fils de Dominic Lolz, Conrad, 7 ans, et Mary, 5 ans, les enfants de Jill Lolz. Et un chien du nom d'Oliver, un bâtard de labrador et de huskie.

Les Lolz ont aménagé le 18 décembre 1975, et ils ont été victimes par la suite de possession satanique. Naturellement, Dominic Lolz était méthodiste et Jill Lolz catholique romaine non pratiquante. Je ne sais pas ce que ça aurait donné avec un couple comme mes parents, tous les deux juifs. Ils auraient peut-être vus le fantôme d'Hitler s'amuser avec la cuisinière à gaz... Ce ne sont jamais chez des athées, des bouddhistes, des shintoïstes, des juifs ou des musulmans que ces phénomènes de possession satanique ont lieu, comme par hasard.

Comme phénomènes rigolos étranges imputables à Satan, j'ai noté la liste suivante, à partir de ce qu'en ont dit les Lolz à l'écrivain George Stanton, qui a été l'auteur du livre :

- Tout commence par la bénédiction de la maison par un prêtre le 18 décembre 1975, séance qui tourne au cauchemar ;
- Dominic Lolz se réveille tous les matins à 3h15, heure des meurtres de DeMaggio ;
- Des essaims de mouches envahissent la maison ;
- Jill Lolz a des cauchemars au sujet des meurtres ;
- Les Lolz découvrent une petite pièce rouge cachée au pied de l'escalier ;
- Des points froids, ainsi que des odeurs de parfums et d'excréments se répandant dans la maison ;
- Une image du démon apparaît dans les cendres d'un feu de cheminée ;
- Mary, la plus jeune fille a, pendant la durée du séjour, un ami imaginaire ressemblant à un démon, et répondant au nom de Charlie ;
- Dominic Lolz a entendu un jour en bas alors qu'il était à l'étage un bruit qui d'écrit comme étant similaire à celui d'une fanfare allemande s'accordant ;

- Dominic Lolz a vu, alors qu'il était à l'extérieur, une face de démon derrière sa belle-fille de 5 ans, il monte dans sa chambre et la trouve seule, endormie dans un rocking chair ;
- Il s'est réveillé au bruit de la porte d'entrée claquée à la volée, pour finalement constater que le chien de la famille dormait devant la porte. Personne d'autre que lui n'a entendu ce son ;
- Dans le même ordre d'idées, il a vu qu'il avait une ressemblance avec l'assassin et qu'il fréquentait le même bar que lui, le Bloody Corner, à Minimythville ;
- En fermant la fenêtre de sa plus jeune fille, par laquelle son ami imaginaire serait sorti, Jill Lolz voit deux yeux rouges briller dans le noir ;
- Allongée sur son lit, elle a aussi reçu des zébrures rouges sur sa poitrine et a été en lévitation ;
- Les portes, fenêtres et serrures de la maison ont été endommagées par une force inconnue ;
- Des marques de sabot sont apparues dans la neige le 1er janvier 1976 ;
- Une sorte de gel vert gélatineux a suinté des murs ;
- Un crucifix de 30 cm fixé au mur tombait au sol jusqu'à ce qu'il soit monté à l'envers, avant qu'il ne répande autour de lui une odeur aigre ;
- Dominic Lolz s'est pris les pieds dans un lion en porcelaine de 1m20 de haut et a eu des marques de morsures, lion qui est passé mystérieusement de l'étage au rez de chaussée ;
- Dominic Lolz a eu un jour une vision dans laquelle il voyait son épouse Jill se transformer en femme de 90 ans (elle en avait 35 à l'époque) ;
- La police a été appelée suite aux phénomènes sataniques ;
- Un exorcisme a été tenté le 8 janvier 1976, et pendant la séance, les personnes présentes ont entendu un chœur de voix mystérieuses disant : « allez-vous arrêter ? » ;
- La plus jeune fille chante quand elle rentre dans sa chambre, et elle cesse quand elle en sort pour reprendre quand elle y rentre ;
- Les enfants occupant la maison dorment sur le ventre, comme les victimes de Randall DeMaggio.

Bon, apparemment, Satan n'a pas chômé... Toujours est-il que les Lolz quittent leur maison le 14 janvier 1976 pour aller se réfugier chez la mère de Dominic Lolz. Et c'est là que l'histoire commence, si j'ose dire. Avec quand même de sérieux points passés sous silence en ce qui concerne le contexte. Première question qui me vient à l'esprit : hors possession démoniaque, qu'est-ce qui aurait pu pousser *d'un point de vue purement rationnel* les Lolz à déménager au bout d'un mois ?

Il est bien indiqué que le couple avait acheté la maison... Hypothèse terre à terre la plus vraisemblable : un défaut de paiement. Donc, dossier de l'IRS à étudier : quelles professions exerçaient les Lolz, quel était leur état financier, et quel était leur prêteur ? Sachant que, d'entrée, tout ce qui relève du témoignage des Lolz est invérifiable faute d'éléments de preuve matériels. Par contre, il y a des éléments dans le récit qui peuvent faire l'objet de vérifications : tout ce qui implique des tiers extérieurs à la famille Lolz, ou des éléments matériels pouvant être vérifiés a posteriori de façon fiable.

J'en ai parlé à Allan quand je suis passée chez lui le samedi 11 décembre 1993. Comme j'étais fauchée comme les blés en septembre à l'époque, Allan m'avait réservé un ordinateur d'occasion pour que je puisse avoir de l'informatique chez moi. C'était son vieux PC de 1988 qu'il avait gardé et qu'il ne comptait pas vendre pour une raison simple : le prix de l'annonce dépasserait la valeur de la machine, toujours utilisable. Il me l'a expliqué quand je suis passé le voir pour récupérer l'engin :

« Tu as dessus un Word sous MS-Dos pour t'en servir de machine à écrire, et un MS Works qui fait tableur, si tu as des calculs à faire. J'ai aussi quelques autres logiciels qui vont avec et que j'ai laissé dessus. C'est pas miraculeux mais ça te permettra d'avoir un ordinateur chez toi.

— Surtout qu'il y a une souris et que l'écran est en couleur ! Au bureau, on a des vieux tromblons avec l'écran en orange sur fond noir, c'est mieux que rien mais c'est pas la joie. Mon responsable informatique m'a dit que tant que ça marchait, il gardait les engins en production parce que nous n'avions pas de sous pour les remplacer...

— Eh oui, pour faire la guerre en Irak, le précédent gouvernement en a trouvé des fonds, et tu peux voir sur quoi il a économisé pour payer la note... On va le charger dans ma voiture et le ramener chez toi, tu es du côté de Lakewood il me semble ?

— Oui, au 1724, West Exposition Avenue. J'ai un bus pas loin pour aller au travail, c'est un coin sympa et pas trop mal situé quand tu n'as pas de voiture. J'ai l'Alameda Square Shopping Center pas trop loin en bus, voire à pied, pour faire mes courses.

— Je connais le coin, j'avais un cousin qui y habitait. T'es sacrément courageuse de te passer de voiture !

— J'ai horreur de l'automobile, c'est physique... Merci pour le voyage du retour, j'aurais pu me démerder en bus.

— En traversant toute la ville de part en part ? Allez, Randy et les enfants sont au cinéma cette après-midi, je peux te faire le taxi, ça me dérange pas. »

Allan habite dans un coin du côté de la 46ème avenue est, du côté d'Andrews Drive, au nord-est de la ville, symétriquement à l'opposé de mon appartement de location à l'époque. En prenant l'Interstate 70 puis la route 87 en direction du sud, on peut sortir à l'échangeur de la sixième avenue, descendre sur West Alameda Avenue, tourner à gauche avant d'arriver au shopping center et, en tournant de nouveau à gauche, arriver chez moi. Je louais un studio dans une villa dans ce coin-là, ma pre-

mière adresse à Denver, avec la ligne de bus 11 et la station de South Quivas Street comme point de repère, c'était la plus proche de chez moi.

En chemin, je lui ai fait part de mes premières recherches sur le sujet de Minimythville. Et les premiers résultats de mon étude posaient de nombreuses questions. Pas sur la partie possession satanique, mais plutôt sur les *véritables* motivations des Lolz. Vu le succès du livre et du film qui en a été tiré, il n'était pas difficile de comprendre qu'ils avaient dû toucher une bonne part des droits dérivés :

« Mon intime conviction est que tout cela est une grosse arnaque. D'entrée, la partie phénomènes tordus façons youpie-Satan-s'invite-à-dîner-ce-soir a un gros défaut, elle est invérifiable. C'est la parole des Lolz et de leur nègre contre celle du sceptique qui la met en doute. Aucun élément matériel ne peut prouver ou infirmer leurs dires.

— Je sens que tu as trouvé un mais.

— Tout à fait. Car il y a des éléments qui peuvent être vérifiés. En premier, tout ce qui implique des tiers : la bénédiction du 18 décembre 1975, j'ai un nom indiqué pour le prêtre, je dois pouvoir le retrouver. Et la séance d'exorcisme du 8 janvier 1976. Plus les interventions de la police. Il y a des registres, des témoins extérieurs à la famille qui pourront confirmer les faits. Et, en second, j'ai trouvé des éléments matériels bruts qui sont vérifiables.

— Excellent ! Et quels sont ces éléments ?

— D'abord, les Lolz prétendent que les portes, les fenêtres et les serrures de la maison ont été endommagées par une force inconnue. Sauf si les propriétaires des lieux qui ont suivi les Lolz ont tout changé, ça doit pouvoir être vérifié. Des cadres faussés, des serrures forcées, ça se voit.

— Mmmm... S'il y a eu des travaux, tu ne trouveras rien.

— On n'en sait rien. Et puis, depuis 1976, les autres propriétaires doivent être toujours vivants, je pourrais les retrouver et vérifier avec eux. Autre chose : les traces de sabots sur la neige. Je vais écrire à la NOAA pour leur demander s'il y avait de la neige le 1er janvier 1976 dans la région de New York City et Long Island.

— Je ne pense pas qu'ils aient commis une erreur aussi grossière que celle de mettre des traces de sabot dans la neige un jour où il n'y en avait pas !

— On ne sait jamais, et toi qui a listé les âneries des théoriciens de la conspiration qui ont traité de l'assassinat du Président Kennedy, tu sais très bien que ces gens-là n'ont que faire de la réalité des faits, et que c'est comme ça qu'on les coince.

— Pour la neige, ça me paraît gros.

— Je ne trouverai peut-être rien mais ça ne me coûte qu'un timbre pour vérifier. Le livre qui relate les faits a été écrit plus d'un an après que les Lolz aient quitté la maison. Est-ce que tu peux me dire là, tout de suite, avec certitude, quel temps il faisait à Denver pour Halloween 1992, par exemple ? Commettre une telle erreur est possible.

— Et comme autres éléments matériels ?

— J'ai la fameuse pièce entièrement rouge au pied de l'escalier. Si j'arrive à contacter les occupants actuels de la maison, je pourrais vérifier sur place l'été prochain. Mon frère est d'accord pour m'inviter chez lui à Brooklyn l'été prochain, j'en profiterai pour enquêter sur place.

— Pareil. Si la maison a été refaite, tu ne trouveras rien.

— On verra. D’abord, je vais essayer d’avoir les noms des propriétaires successifs, et je vais essayer de les trouver et de les contacter. J’aurais l’historique de la maison par le cadastre de Minimythville, et je pourrais en faire l’historique entre sa construction et aujourd’hui. Et il y a aussi la surrogate’s court pour le transfert de propriété après les assassinats. Je leur ai envoyé une requête FOIA pour avoir tous les détails du transfert de propriété après les meurtres de DeMaggio.

— C’est bien d’avoir une formation de juriste. Je pense que tu en apprendras beaucoup de ce côté-là. Bien plus qu’en vérifiant des détails de second ordre, à mon avis.

— L’un n’empêche pas l’autre, et nous n’avons pas d’autre moyen de dénoncer l’arnaque que de strictement tout vérifier. Même les à-côtés a priori sans grand intérêt... »

J’étais partie pour quasiment une année de travail intensif sur ce dossier, et je pensais au départ que le bidonnage des Lolz et de leur auteur, George Stanton, était bien construit et difficile à démonter. La suite allait m’apprendre qu’il n’en était rien...

À cette époque de mes premières années de jeune salariée à Denver, mes seuls loisirs, en dehors de *Rational Thinking*, étaient la télévision, les films vidéos loués et les séances de cinéma que je pouvais me payer quand un film intéressant passait en salle. Et aussi la lecture, avec la musique classique à la radio grâce aux programmes de PBS. Compte tenu de mon budget serré avec ma paye d’assistante juridique débutante pour Medicare, c’était tout ce que je pouvais me payer.

À l’occasion, j’ai pu voir dans mon vidéo-club préféré la cassette du film tiré de l’histoire de Minimythville. Un coup d’œil sur les mentions légale m’a appris que la sortie en vidéo avait eu lieu en 1984, comme la seconde édition du livre, tiens donc... Certes, une exploitation cynique de ce genre de filon n’est pas étonnante, mais cela en dit long sur la motivation la plus plausible pour monter une histoire pareille... Du côté de mon enquête, je n’ai pas eu de réponses des organismes que j’avais contactés avant la fin de l’année 1993, à l’exception de la NOAA qui m’avait répondu pour la météo du 1er de l’an 1976 à Long Island. Une réponse intéressante, mais j’en parlerai plus loin...

Mon oncle Andy et ma tante Lorraine m’ont invitée pour les vacances à Aspen, dans un chalet qu’ils avaient loué pour les fêtes de fin d’année. Je partage avec eux un goût certain pour les ballades dans la neige en raquettes et le grand air, ça coûte rien et ça me fait prendre l’air. Par contre, je me souviens très bien de la météo : il faisait un grand beau temps... Entre deux ballades en raquettes, j’ai fait le point sur ce que j’avais comme axes d’enquête sur mon dossier. J’en étais aux contacts avec les autorités compétentes, et c’était prometteur. Autour d’une spécialité suisse au fromage appelée raclette, j’en ai parlé à mon oncle et à ma tante Lorraine, qui est agent immobilier de profession :

« Ce que je cherche à trouver, c’est l’histoire complète de cette maison, du point de vue acquisitions et revente, si possible depuis sa construction. Nous sommes dans un pays où quasiment tout le bâti immobilier a été construit entre la fin du XIXe siècle et aujourd’hui, à de très rares exceptions près concernant des bâtiments historiques, et il est très facile de tracer l’histoire complète d’un bâtiment à travers les ventes et

achats. Je compte trouver ainsi les propriétaires successifs, ou leurs descendants pour les plus anciens, et avoir leurs témoignages sur ce qu'était la vie dans cette maison.

— Essaie aussi de voir si tu ne peux pas retrouver l'architecte, ou ses descendants, suggéra tante Lorraine. Si tu peux mettre la main sur les plans, ça permettra de voir cette histoire de pièce rouge dont tu m'as parlé.

— Chérie, toi qui es du métier, est-ce que tu as une idée de l'époque à laquelle cette maison aurait pu être construite ? demanda oncle Andy à ma tante. Vu le style et l'état, je doute qu'elle date d'avant 1900.

— Je pense qu'elle doit dater au plus tôt d'après la première guerre mondiale, précisa ma tante, et au plus tard de la fin des années 1930. C'est l'époque où l'utilisation de la voiture et l'urbanisation ont gagné des zones jusqu'alors rurales comme ce coin de Long Island. Ce genre de maison est typique des logements pour classes moyennes supérieures motorisées qui quittaient les centre-villes pour habiter dans des lotissements de luxe, comme il s'en est développé de nombreux entre 1919 et 1930, avec un coup d'arrêt dû à la crise de 1929. Les lotissements postérieurs à la seconde guerre mondiale sont plus uniformisés et moins paysagers que ce que j'ai pu voir des photos que tu m'as montrées de cette maison. »

Tante Lorraine ne s'est pas trompée : ce coin de Long Island, qui était un petit village jusqu'au début des années 1920, a été urbanisé par lotissements et le 461 Ocean Boulevard, l'adresse de la maison, correspond à un plan de développement datant de 1925 et concrétisé entre 1926 et 1930. La maison en question date de 1927, et elle a été construite et vendue sur une parcelle achetée par un médecin de New York City à cette époque. J'ai eu ces données par le cadastre de Minimythville début janvier 1994, à mon retour d'Aspen.

Entre 1927 et 1959, la maison n'a eu que deux propriétaires : le médecin qui l'avait faite construire, qui l'a habitée jusqu'en 1951, et une famille qui l'a occupée entre 1951 et 1959 en location. Le propriétaire original l'a gardée jusqu'à sa mort en 1959, date à laquelle elle a été vendue à la famille DeMaggio. Celle qui a été tuée par le fils aîné en novembre 1974. À tout hasard, j'ai essayé de retrouver la famille du premier propriétaire et celle des locataires des années 1950 à partir du nom et de la profession. Le médecin a eu cinq enfants, et j'ai demandé à mon frère de voir s'il ne pouvait pas trouver des homonymes dans l'annuaire de New York City, le nom n'étant pas des plus communs.

Pour les locataires, j'ai vu sur la copie des registres municipaux que le chef de famille était technicien chez Grumman de profession. Sans trop y croire, j'ai envoyé une lettre au service du personnel de Grumman à Bethpage en leur demandant s'ils pouvaient me mettre en contact avec leur possible ex-employé. S'il avait 20-25 ans en 1951, il y avait de fortes chances pour qu'il soit retraité en ce début d'année 1994. Ou PDG de l'entreprise après avoir gravi tous les échelons. . .

Information importante que j'ai eue à l'occasion, le nom du cabinet d'architecte qui a établi les plans de la maison, par chance un gros cabinet de New York City. Un coup de fil aux renseignements téléphoniques m'a permis de trouver une occurrence, avec la même dénomination commerciale, et la même adresse dans Manhattan. Une lettre à destination de ce cabinet est partie dans la foulée.

Mes demandes de FOIA ont été fructueuses. La surrogate's court de New York City m'a transmis toutes les données concernant les changements de propriétaires

de la maison après le meurtre de Randall DeMaggio junior, me permettant, avec les éléments du cadastre, de tracer une histoire de ce bien immobilier des plus précis. Et d'apprendre au passage la VRAIE raison pour laquelle les Lolz ont dû quitter les lieux précipitamment en janvier 1976. Et cela n'a rien à voir avec le Diable...

Après l'inculpation pour meurtre de Randall DeMaggio en juin 1975, la maison a été déclarée bien sans maître et sa vente, au profit du ministère public par un cabinet d'avocats, a été prononcée par la surrogate's court début novembre 1975, une agence immobilière, Young, Young and Scott, a eu le mandat exclusif pour la vente, en délégation du cabinet d'avocat. Fait intéressant, le seul client qui en a voulu, malgré un prix au rabais pour l'époque de \$80 000 soit \$220 400 en dollars de 1994, et \$353 800 en dollars courants de 2014 (elle en valait le double au prix du marché), était Dominic Lolz.

Plus intéressant, elle a été saisie ensuite par la banque qui lui avait consenti le prêt, Atlantic Mortgage Incorporate, avec date d'effet au 1er février 1976 au motif de règlement à l'amiable de défaut de paiement... Un jugement du tribunal des faillites de New York City indiquait que la société d'édition de monsieur Lolz avait fait faillite suivant le Chapitre 7 du code des banqueroutes peu de temps avant (liquidation judiciaire) et que la banque avait accepté l'effacement de la dette en échange de la saisie de la maison et du versement d'une éventuelle plus-value à la revente après apurement de la dette de monsieur Lolz.

Une clause intéressante vu que l'acte de vente au propriétaire suivant, au prix du marché, a permis de dégager une plus-value d'un peu plus de \$50 000 au profit de monsieur Lolz, qui a ainsi remboursé sa dette auprès de la banque. Le diable n'était pas dans la maison mais dans les détails... Par contre, un qui a fait une mauvaise affaire, c'était le nouveau propriétaire qui l'a achetée en mars 1977.

Outre que la banque les a fait payer \$210 000 pour se rembourser sur leur dos de la dette des Lolz et dégager un beau bénéfice pour leur ex-emprunteur au passage, monsieur et madame Tisker, les nouveaux propriétaires, ont du supporter la visite de tous les allumés du paranormal qui sont venus voir l'endroit pendant toute la durée de leur prêt immobilier de dix ans, le livre *Minimythville : la maison du démon* est paru en septembre 1977, et le film a suivi en juillet 1979.

Les Tisker en ont eu marre et ont plié bagage en mai 1988, après avoir payé leur prêt immobilier et trouvé une société civile immobilière, Bolton Rentals, candidate pour racheter la villa. Qui est ensuite louée à des particuliers par cette entreprise, généralement de riches étrangers en poste pour un an ou deux grand maximum à New York City. Début 1994, Bolton Rentals était le dernier propriétaire de toute la série, et un interlocuteur obligé pour ce dossier. Une lettre est partie à leur attention, pour leur expliquer le but de mon enquête.

Comme vous pouvez le constater, la réalité des faits est nettement moins hallucinante que la version des Lolz. Et le plus intéressant allait commencer : trouver comment le mythe sur cette maison a été *fabriqué* puis *vendu*. C'est là que réside l'intérêt majeur de mon enquête sur ce sujet.

Courant février 1994, j'ai fait le point sur mon enquête lors d'une conférence de rédaction, et j'avais déjà nombre d'éléments qui permettaient de contourner le carac-

tère improbable des éléments de témoignage présentés par le couple Lolz à l'appui de leur thèse de la possession satanique de leur maison. Leurs dires ne pouvant être ni confirmés ni réfutés par des éléments matériels, tout le reste devait être examiné point par point et confronté à la cohérence du récit des Lolz. D'ores et déjà, comme je l'ai dit à Raul et Allan, j'avais trouvé un motif plausible pour la fabrication du bidonnage sur la maison de Minimythville, et un motif qui collait parfaitement avec le contexte :

« Je compte creuser là-dessus en faisant une requête FOIA auprès de la juridiction compétente pour avoir plus de détails à ce sujet, mais j'ai déjà pu avoir une information par le tribunal des faillites de New York City, suite à une piste que j'ai vue dans le dossier que l'IRS m'avait transmis : la maison des Lolz a été saisie par la banque qui leur avait accordé le prêt avec effet au 1er février 1976 et plan d'apurement des dettes immobilières du couple à l'amiable, suite à la faillite de l'entreprise de monsieur Lolz, mention sur le motif de transfert de propriété par saisie avalisé par le tribunal des faillites de New York City en date du 12 janvier 1976. La liquidation judiciaire de la société de monsieur Lolz faisait l'objet d'une procédure en cours à cette date, procédure qui avait été conclue la semaine précédente.

— Et ils ont aménagé trois semaines plus tôt. . . fit remarquer Allan. Cela ressemble pas mal à une fuite en avant.

— Hypothèse personnelle qui vaut ce qu'elle vaut, reprit Raul, mais je vous la livre quand même. Les Lolz étaient un couple de remariés, d'après ce que j'ai compris. Ils ont acheté la maison fin 1975 après leur mariage, pensant sans doute que les affaires de monsieur Lolz allaient pouvoir reprendre, ou que son entreprise mal en point aurait pu trouver un repreneur. À la mi-décembre 1975, ils ont quand même emménagé pendant que l'entreprise de monsieur Lolz était mal en point, mais ils s'attendaient sans doute à devoir partir rapidement. Jolene, tu m'as dit que la maison avait été achetée avec la plupart du mobilier de la famille DeMaggio à l'intérieur.

— C'était une condition du contrat de vente. Ça devait les arranger d'avoir quelque chose de meublé, le temps que les conditions matérielles de leur divorce soient réglées, ai-je précisé. Et puis, surtout, un domicile à quitter sans trop de regrets au cas où la possible opération de renflouement de la société de monsieur Lolz venait à échouer. Ce qui s'est visiblement passé. Dès lors, monsieur Lolz a monté son arnaque et trouvé quelqu'un à qui la vendre.

— Mmmm, avec une objection, c'est que ça ne se fait pas si facilement que ça de vendre une bonne histoire, même à la mode, à un éditeur qui la publiera et en fera le best-seller dans son genre, objecta Raul. Monsieur Lolz devait avoir des contacts avec des responsables bien placés chez East Line Publishing, la maison qui a publié *Minimythville : la maison du démon* fin 1977. Il était éditeur lui-même mais je pense que si son entreprise a fait faillite, c'est qu'elle n'était pas assez importante pour intéresser un repreneur quelconque.

— Mais ça lui fait quand même des contacts dans ce milieu professionnel.

— Certes Allan, mais, à mon avis, probablement pas assez haut placés pour lui permettre de vendre son histoire au meilleur prix. Non, je pense qu'il y a quelqu'un qui a de meilleures entrées que lui dans cette affaire. Jolene, si je puis te donner une idée, toi qui es juriste, tu devrais t'intéresser à l'affaire DeMaggio après la mi-1975 et la condamnation de Randall DeMaggio junior. J'ai l'impression qu'il y a quelque

chose à creuser de ce côté-là, effectue une FOIA auprès des tribunaux compétents, tu pourrais en apprendre beaucoup.

— Je vais suivre ton conseil Raul. Par contre, il y a quelque chose que je vais revoir dans le détail, et que j'avais quelque peu survolé lors de mon travail préliminaire, c'est le contenu même de l'histoire. Allan, on en avait parlé l'année dernière, j'ai trouvé d'ores et déjà un détail qui ne va pas dans le livre. Tu sais, les traces de sabots dans la neige.

— C'était pas des traces de sabots ?

— Non Allan, c'est encore plus simple que ça : *il n'y avait pas de neige*. Les relevés de la NOAA pour Long Island pour l'hiver climatique 1975-1976 sont nets et précis : hiver pluvieux et doux avec des températures qui ne sont pas descendues en dessous de 40°F pour les plus basses (4,5°C) avec une moyenne de 55°F en décembre 1975 (12,8°C) et 48°F en janvier 1976 (8,9°C). Une bonne vingtaine de degrés au-dessus des normales de saison, si ce n'est plus. Et, pour les précipitations, *aucune neige entre le 1er décembre 1975 et le 1er mars 1976*. Donc, que dois-en conclure pour cette histoire de traces sur la neige, à part qu'il s'agit vraisemblablement d'une invention pure et simple ?

— Et il y en a beaucoup des incohérences dans ce genre dans ce livre ?

— Cela ne m'a pas frappé Raul, mais je vais refaire une lecture comparative. S'il y a une erreur aussi grossière que celle-là, cela ne m'étonnerait pas qu'ils en aient laissé passer d'autres à la relecture. »

Les éléments du puzzle s'emboîtaient les uns dans les autres, mais il me fallait quand même plus d'éléments précis avant de dénoncer l'arnaque. J'étais tributaire de mes requêtes FOIA pour des éléments aussi importants que le Chapitre 7 de la maison d'édition de Dominic Lolz ou les éléments judiciaires de Randall DeMaggio junior postérieurs à sa condamnation. Et le principal élément à trouver était le deuxième homme, celui qui a permis de transformer la petite entourloupe au paranormal des Lolz en affaire lucrative à l'échelle du pays, si ce n'est de la planète. . .

Un élément de contexte m'a été apporté début mars 1994 par un professeur de l'université du Colorado, le professeur Gabriel Watkins. Docteur en lettres modernes et en ethnologie, il a comme spécialité le folklore nord-américain ancien et moderne. Le cas de Minimythville ne l'a absolument pas surpris, en plus de voir une journaliste de la revue à laquelle il s'était récemment abonné venir le voir :

« Il ne faut pas que vous perdiez de vue que, durant les années 1970, il y a eu toute une mode dans le grand public autour de la possession satanique et de ses divers avatars. Rien qu'au cinéma, avant le film tiré du livre sur le cas de Minimythville, vous aviez déjà eu *Rosemary's Baby* à la mi-1968, *L'Exorciste* en décembre 1973, et *Damien, la Malédiction* en juin 1976, pour ne parler que des blockbusters qui ont marché dans le genre.

— Sans cela, ils auraient dû faire croire que leur maison était attaquée par un requin géant. . . Je me souviens de *L'Exorciste* que j'avais vue en douce chez un copain de mon frère, dont les parents avaient un des premiers magnétoscopes de salon, en 1979, quand j'avais douze ans et mon frère quinze. Il l'avait enregistré à la télévision et c'est le film le plus involontairement drôle que j'ai vu à ce jour. J'arrêtais pas de me marrer avec les scènes de possession, la tête de la gamine qui tournait à 360 degrés par exemple. . . Il faut dire que le copain repassait pour le fun les scènes au ralenti, en

accélééré ou à l'envers quand on y arrivait dessus... Hors exagérations en dehors de ce que permettent les lois de la physique, ces signes de possession, ils sont communs aux cas de possession ?

— Dans tous ces films, et dans *Minimythville : la maison du démon*, il n'y a aucune innovation par rapport aux schémas classiques de possessions sataniques datant des XVIe aux XIXe siècle, avec des rajouts correspondant aux phénomènes de poltergeists de la fin du XIXe et du début du XXe siècle : voix inconnues, bruits étranges, marques physiques, cérémonies religieuses et ecclésiastiques perturbées par des forces inconnues, apparitions d'animaux d'apparence porcine ou caprine, objets mystérieusement déplacés, odeurs ou températures inexplicables, vision dans des miroirs perturbées, et toutes les variantes possibles de ces thèmes. Le cas de *Minimythville* est à la fois très conservateur dans les éléments du récit –pas d'interactions avec des appareils modernes comme des téléviseurs, des postes de radio ou, tout simplement, l'éclairage électrique de la maison– et très exhaustif dans les thématiques employées. Même le cas de la plus jeune fille du couple, qui ne chante que quand elle est dans une pièce précise, est un signe classique d'envoûtement, maintes fois répété dans toute la littérature qui existe sur ce sujet depuis l'invention de l'imprimerie. En clair, tous les clichés du genre.

— Et c'est pour cela que cette histoire s'est bien vendue. Le faussaire –appelons les choses par leur nom– qui a monté cette fabrication complète devait bien connaître ses classiques en la matière, et il en a mis assez pour attirer le chaland. Par contre, il n'était pas au courant de l'existence des archives de la NOAA.

— Ah oui, les traces sur de la neige qui n'existait pas... Le problème de tout menteur, c'est de s'arrêter à un niveau de détails qui lui permette de maîtriser son récit sans laisser apparaître de failles ou de contradictions qui en dénoncent le caractère factice. Là, je pense que les Lolz voulaient faire un gros coup pour toucher le jackpot et partir avec la cagnotte avant que leur supercherie ne soit éventée. Et qu'ils n'ont pas soigné les détails.

— Manque de chance avec ce genre de sujet, les bobards dans ce genre sont vite hors contrôle du fait qu'il y a un public nombreux qui croit à ces histoires et en assure le succès. J'ai vu le cas avec une histoire de photos truquées d'ovnis.

— Une autre mythologie contemporaine celle-là... »

Bon résumé... Autre information pertinente concernant ce dossier, une lettre que j'avais écrite, dans le cadre de cette enquête, à l'archidiocèse de New York au sujet de l'exorcisme du 8 janvier 1976. S'il y a bien une institution qui garde soigneusement des traces écrites et des archives précises de ses activités, c'est bien l'église catholique romaine. Et, en pareil cas, ils ont été ravis de me répondre. J'avoue que je m'attendais à de la réticence de leur part, car je mets en cause d'une certaine façon l'expression d'un de leurs dogmes, mais il n'en a rien été, bien au contraire. Mon approche rationnelle de cette affaire leur a bien plu, comme vous pouvez le lire dans la lettre qui suit, j'ai mis en gras les passages significatifs :

Archidiocèse de New York
 Bureau des relations avec la presse
 1011 First Avenue – 16e étage
 NEW YORK CITY, NY, 10022

New York City, le 14 mars 1994,

Madame,

Je vous remercie de la confiance que vous mettez en notre église pour votre enquête sur le cas de Minimythville, **d'autant plus que vous nous avez expliqué que votre démarche avait pour but de s'en tenir aux faits vérifiables, indépendamment de toute considération théologique.** Vous avez ainsi demandé des précisions quand à la réalité de deux faits dans lesquels un ministre du culte catholique romain aurait été impliqué : une bénédiction de domicile de particulier qui aurait été perturbée par des forces démoniaques, suivie d'un exorcisme du même domicile trois semaines plus tard.

Après vérification dans nos archives, à partir des informations que vous nous avez communiquées, je suis en mesure de vous confirmer **le fait qu'aucun de ces événements n'a eu lieu.** En effet, aussi bien en cas de signe évident de possession satanique d'une maison que dans le cadre d'un exorcisme, **le ministre du culte qui constate l'existence des signes ou procède au rite est dans l'obligation d'en référer à sa hiérarchie.** Ce qui entraîne, dans le cas de signes de possession satanique, un signalement au diocèse concerné (celui de Rockville Centre en l'occurrence) qui procède ensuite à une enquête détaillée avant, éventuellement, de déléguer un prêtre pour procéder à un exorcisme.

Ce processus est assez long et dure au minimum six mois, et peut se prolonger sur plusieurs années le cas échéant. Contrairement à ce qui est mentionné dans l'ouvrage relatant le cas de Minimythville, **un délai de trois semaines entre le constat d'une présence satanique par un prêtre et un éventuel exorcisme est donc strictement irréaliste.** D'autre part, les exorcismes ne peuvent être pratiqués que par des prêtres agréés par les archidiocèses, **et ce n'était pas le cas du père Jeffrey Porcaro, mentionné dans l'ouvrage en question.**

Feu le père Jeffrey Porcaro, rappelé à notre Seigneur en octobre 1992, était bien en charge de la paroisse de Nassau sud-ouest, dont dépend Minimythville, **mais il n'avait aucune compétence particulière en matière d'exorcisme, et n'était pas habilité à en pratiquer.** De plus, durant sa prêtrise dans cette paroisse, **il n'a rapporté à sa hiérarchie aucun cas de possession satanique de locaux à usage d'habitation, qu'il aurait lui-même constaté, ce qu'il aurait été dans l'obligation de faire sous peine de sanctions.**

Le père Porcaro a bien procédé à la bénédiction du 461 Ocean Boulevard à Minimythville le 18 décembre 1975 à la demande de monsieur et madame Lolz, **mais son implication dans cette histoire se limite à cet acte.** Les registres de sa paroisse mentionnent bien qu'il a procédé à cette bénédiction, ainsi qu'à trois autres à la même date, mais rien de plus.

De ce fait, et compte tenu des éléments à notre disposition, en plus du témoignage direct du père Porcaro dans l'édition de janvier 1978 de "Catholic New York", dont vous trouverez ci-joint une copie, la position officielle de l'archidiocèse de New York concernant les allégations de possession satanique du 461 Ocean Boulevard à Minimythville est que les événements relatés par les Lolz relèvent de la pure fiction.

Je vous remercie par avance de votre travail d'enquête critique vis à vis de cette histoire, et souscris avec joie à votre proposition de me faire parvenir un exemplaire de l'édition de "Rational Thinking" dans lequel vous comptez publier votre article sur ce sujet.

Avec toute ma bénédiction,

Père Francis CASTAGLIETTI, chargé de communication, archidiocèse de New York.

Si même l'église catholique romaine dément le fait que le démon ait pris ses quartiers au 461 Ocean Boulevard en même temps que les Lolz, inutile de chercher à me convaincre qu'il s'agissait d'autre chose que d'une grosse arnaque. . . Et le témoignage du père Porcaro allait dans le même sens : il dénonçait le fait que son nom ait été utilisé dans cette histoire pour vendre le livre.

D'ailleurs, dans le film de 1979, que j'avais vu dans le cadre de mon enquête, son personnage avait été changé en celui du père Steve Lukather. . . Décidément, l'histoire de cette escroquerie au paranormal était bien plus intéressante que le numéro de cirque satanique qu'elle avait permis de vendre !

Je ne vous ai pas parlé de mon environnement professionnel à Medicare Colorado, là où je travaille. Et ça vaut le détour parce qu'en matière de gobe-foutaise qui avale toutes les inepties racontées par les bateleurs du paranormal, j'en connais une qui est le modèle de compétition. C'est ma collègue Petula Dickinson, une grande brune mince un peu plus âgée que moi. Médecines alternatives, ovnis, paranormal sous toutes ses formes, théories de la conspiration. . . Tout y passe avec elle.

Par politesse, et parce que je n'ai pas envie de perdre mon temps à essayer en vain de faire changer d'avis une tête de bois comme elle, je n'aborde pas ces sujets en lui disant simplement et poliment que j'en ai rien à cirer. Ce qui ne l'empêche pas de me débiter avec aplomb ses inepties, et d'étaler son inculture scientifique absolue au passage. Sa dernière sortie qui m'avait bien fait rire, c'était parce qu'elle prétendait que les fours à micro-ondes étaient dangereux parce qu'ils changeaient la structure moléculaire des aliments. Je lui ai fait remarquer que toute opération de cuisson sur un aliment avait, comme résultat, le changement de la structure moléculaire de l'aliment en question, peu importe l'appareil employé. Et que c'était d'ailleurs le but de toute cuisson, du feu de bois au four à micro-ondes. . .

Bon, je la laisse à ses lubies de petite sottise prétentieuse qui cherche à se distinguer en société avec l'élitisme des imbéciles qu'est la croyance dans toutes ces foutaises simplistes à l'usage des simplistes ou des snobs. . . Ce jour-là, parmi les âneries qui font sa joie, elle avait trouvé une nouvelle marotte, aussi anti-scientifique et futile que

les autres, et elle tenait à m'en parler en exclusivité entre deux dossiers d'agrément d'établissement de soins :

« C'est la numérologie cosmocentrique anthropiste, une nouvelle science alternative qui permet des prévisions fiables sur ta vie à partir de ta date de naissance et de ton thème astral qui en découle. Plus quelques indications sur ta carrière, quelques données diverses sur ton domicile, et cetera.

— Je fais 154 livres pour 5 pieds 6 pouces, et du 34 C pour le soutien-gorge¹, ça compte aussi ?

— Heu, non, ça ne va pas dans ces détails... Il me faut les coordonnées de ton lieu de naissance, la date et l'heure, comme pour un thème astral.

— 15h45 heure de la Côte Est, à Portland, Maine... Et tu vas en déduire quoi ?

— Par exemple, l'évolution de ta situation matrimoniale à terme... Donc, tu es Cancer ascendant scorpion, catholique romaine vu que tu es polonaise, tu m'avais dis un jour que tu avais un Juris Doctorate il me semble.

— Oui, de l'école de droit de l'université du Maine, études de 1984 à 1987. Là, je prépare un master de droit avec l'Université du Colorado en cours du soir. C'est important ?

— C'est un facteur essentiel pour trouver un mari, ta position sociale et tes études. Le niveau de diplôme entre en ligne dans les calculs.

— Tu sais, moi, un mari...

— Mais il ne faut jurer de rien... Et c'est très précis cette science... Voilà, j'ai établi pour toi une chance de mariage de l'ordre de 74% d'ici dix ans, avec une plage optimale entre 1999 et 2002... Ah, tiens, en prenant en compte ton ascendant, j'ai des données claires et précises : ton mariage aura lieu en août 2001, je ne peux pas avoir la date tout de suite car je dois faire des corrélations supplémentaires, mais j'ai celle du début de ton voyage de noces : le 11 septembre 2001, une journée favorable aux voyages en avion, si on en croit ton thème astral... »

L'art d'avoir tout faux, surtout pour le mari... Ce jour-là, j'avais apporté au bureau les trois exemplaires du livre tiré de l'affaire de Minimythville afin de terminer mon travail de comparaison, et je les avais soigneusement planqués pour éviter toute conversation pénible avec Petula Dickinson. Elle est bien gentille mais l'esprit critique et elle, ça fait deux... Par contre, un autre de mes collègues allait m'être des plus utiles, et le plus inattendu. en l'occurrence Carsten McEvans, le responsable informatique de notre centre Medicare.

Grand brun athlétique, Carsten est texan, et fier de l'être. Il en a tous les attributs quand on le voit au boulot : chapeau et dégain de cow-boy, un accent à couper au couteau, surtout comparé à celui du Maine que j'ai, et expressions, disons, imagées. Sur la porte de la salle où son AS-400 est installé pour le boulot, il a mis deux photos, une de l'ordinateur en question, une autre de son 45 auto, avec ce texte en dessous : *Ceci est mon mainframe – Ceci est mon flingue – Si tu touches au premier, le second te rappellera Alamo.*

Par contre, il est très sympa, et je le soupçonne de jouer le rôle du redneck plus que d'en être un. De temps à autre, il me surprend avec une réflexion sociale ou politique profonde, parfois assortie d'une citation d'un grand intellectuel. Sa dernière saillie en

1. 1m68, 70 kg et 100 bonnet C.

la matière a été de tailler un costard aux libéraux entretenant le culte d'Ayn Rand avec la citation de Jean-Paul Sartre sur les autres et l'enfer. Ce jour-là, pendant ma pause repas, j'ai ressorti mes trois livres pour compléter des prises de notes quand Carsten est venu avec un ordinateur qui m'avait été promis pour mon travail :

« Salut Jolene, j'ai ton PC prêt à l'emploi, avec les applications en réseau dont tu as besoin. J'en ai pour une petite heure pour tout t'installer, si tu as autre chose à faire pendant ce temps.

— Ça tombe bien, j'allais me mettre en pause. Tu as pu m'avoir une licence pour le logiciel de références légales que je t'ai demandé ?

— Pas facilement, mais j'ai pu te l'arracher... Tiens, c'est cette gourde de Petula qui a trouvé de quoi s'amuser avec cette histoire de possession satanique ?

— Pas cette fois, c'est moi qui fait un article de journal dans le cadre de mes loisirs.

— Le cas de Minimythville... T'y crois à ces conneries ?

— Pas du tout. Je veux juste prouver que c'est une grosse arnaque.

— Là, tu m'intéresses. C'est quoi ton journal ?

— *Rational Thinking*. On n'est pas vendus en kiosques, si tu veux un numéro, c'est \$2,50, on est mensuels.

— Mmmm... Du démontage de bobards paranormaux, j'adore ! Et t'as trouvé des preuves sur Minimythville ?

— Pleins. Mais il me manque toujours des éléments essentiels.

— Là, je pourrais éventuellement t'aider. Mon oncle de Houston a racheté le cabinet de William Wilson, l'avocat qui a été sur cette affaire, non seulement avec les habitants de cette maison, mais aussi avec le type qui a assassiné sa famille avant qu'ils n'aménagent.

— Il a récupéré le cabinet à New York City, ton oncle ?

— Pas tout à fait. Wilson a déplacé son cabinet de New York à Houston en 1982, et mon oncle l'a racheté deux ans plus tard, quand Wilson a pris sa retraite. Il a récupéré avec des collaborateurs qui travaillaient avec Wilson à New York City dans les années 1970. Je pourrais t'arranger une visite chez mon oncle si ça t'intéresse.

— Beaucoup, mais je risque ne pas pouvoir me déplacer à Houston pour aller le voir. Je ne roule pas sur l'or et je n'ai pas beaucoup de congés.

— Pour les congés, si tu peux libérer un week-end ou deux, ça pourra le faire. Pour la route, j'ai un autre de mes oncles qui a une compagnie d'avions-cargo, il a une ligne régulière qui dessert Denver depuis Houston, je pourrais m'arranger avec lui pour t'avoir un siège. »

La piste de Carsten était des plus précieuses, d'autant plus que William Wilson avait été l'avocat à la fois du repeneur du fonds de Dominic Lolz après sa faillite, de Randall DeMaggio junior à son procès et du couple Lolz pour gérer les droits dérivés de la vente de leur histoire par la suite. J'avais pu reconstituer l'histoire juridique de cette affaire entre fin 1974 et 1980 à travers les éléments que j'avais pu recueillir auprès des juridictions concernés.

Tout commence avec le procès de Randall DeMaggio junior, défendu par maître William Wilson, qui se conclut fin octobre 1975 par sa condamnation après ses six assassinats. DeMaggio a eu une défense incohérente en prétendant qu'un tueur à gage aurait exécuté toute sa famille pour lui faire porter le chapeau, son père étant soi-disant lié à la mafia. Faute de preuves matérielles, la cour n'a pas suivi, le motif

le plus plausible étant qu'il aurait voulu toucher la police d'assurance-vie de son père et qu'il aurait ainsi exécuté ce dernier et toute sa famille. Dès le départ, on voit que le surnaturel n'a rien à voir avec cette histoire.

Au même moment, la maison d'édition de Dominic Lolz, Other Side Publishing bat de l'aile. Spécialisée dans le paranormal, un détail TRÈS intéressant, elle souffre du fait que son patron, Dominic Lolz, ait vu trop grand et mal géré son affaire. Il était alors en plein divorce quand un redressement judiciaire au titre du Chapitre 11 du code des faillites a été prononcée, avec la participation au capital d'un autre éditeur généraliste, East Line Publishing, souhaitant à terme reprendre le fonds de Dominic Lolz pour ouvrir une ligne d'ouvrages spécialisés dans le paranormal. Redressement judiciaire prononcé en avril 1975, maître William Wilson ayant appuyé la requête d'East Line Publishing de participer au capital. . .

Donc, on a un avocat qui a perdu un procès criminel et qui a mené, à peu près à la même époque, un redressement judiciaire au profit d'un autre de ses clients, *comme par hasard le futur éditeur du livre sur le cas de Minimythville*. La suite coule de source, ou presque. Maître Wilson, toujours lui, est chargé par ordre de la cour de procéder à la liquidation des biens de feu la famille DeMaggio au profit du ministère public fin 1975. Le remariage de Dominic Lolz avec sa nouvelle épouse, Jill Tomlinson ex-Barber, a eu lieu en octobre 1975 alors que la maison n'est pas encore en vente.

Un éditeur en faillite qui croit dans le paranormal, un avocat qui a perdu un procès criminel et qui a procédé au redressement judiciaire du premier, au profit du camp d'en face, et a eu pour tâche de vendre la maison. . . La suite coule de source. Le 22 décembre 1975, quatre jours après que les Lolz aient aménagé dans leur maison, East Line Publishing saisit le tribunal des faillites de New York City pour que le Chapitre 11 sur Other Side Publishing soit requalifié en Chapitre 7, ce qui leur permettrait à la fois de récupérer le fonds éditorial et de se débarrasser de Dominic Lolz. Selon les documents de la juridiction compétente, la situation de la maison d'édition de monsieur Lolz s'est aggravée : les caisses sont vides et les impayés s'accumulent.

Fait intéressant, East Line Publishing, dans son mémoire en défense, parle de la gestion médiocre de ses propres affaires par Dominic Lolz, et veut ouvrir une procédure criminelle pour faillite frauduleuse, l'éditeur étant accusé d'avoir tapé dans la caisse de son entreprise pour des dépenses personnelles. Là, ce n'est pas seulement la perte complète de sa maison d'édition que risquait monsieur Lolz, mais aussi la prison. . . Sachant que monsieur Wilson représentait les intérêts d'East Line Publishing, qui voulait clairement récupérer le fonds éditorial de Dominic Lolz au meilleur prix, en plus de Randall DeMaggio junior, qui aurait dû hériter de la maison et dont il a assuré la vente au profit du ministère public, la suite coule de source.

Dominic Lolz a acheté la maison mise en vente par William Wilson, qui a représenté East Line Publishing lors du Chapitre 7 concernant sa maison d'édition. Reste à déterminer si Dominic Lolz a acheté la maison par hasard, ou s'il a été guidé par William Wilson. Dans le premier cas, il gérait sa maison d'édition comme un rigolo et a été coincé par son nouvel actionnaire, East Line Publishing, qui a fini par en avoir marre de lui.

Dans le second cas, il a pu monter l'arnaque dès la mi-1975 avec William Wilson en sachant pertinemment que sa maison d'édition était financièrement irrécupérable, peut-être parce qu'il avait trop tapé dans la caisse, et il a monté la martingale avec

l'avocat. Sachant qu'il a quand même été suffisamment gonflé pour prendre un prêt pur acheter la maison au 461, Ocean Boulevard en se sachant insolvable, ce qui aurait constitué une fraude par cavalerie et aurait sûrement suscité une plainte au pénal de la banque. Tout cela est à clarifier par l'enquête de terrain.

Toujours est-il que le Chapitre 11 concernant l'entreprise de monsieur Lolz est requalifié en Chapitre 7 par jugement du 6 janvier 1976 *avec l'accord amiable des deux parties impliquées*, maître Wilson ayant dû mettre pas mal de lubrifiant dans les rouages... Cela signifie, dans la pratique, qu'East Line Publishing reprend l'affaire de monsieur Lolz en l'état en réglant les ardoises à sa place, au prix de la perte par monsieur Lolz de tout son fonds éditorial. Cela permet fort opportunément d'éviter à ce qu'on ne regarde de trop près les comptes d'Other Side Publishing... Donc, reste à monsieur Lolz la maison, vendue en-dessous de son prix par l'avocat, et qui est saisie par la banque...

Par la suite, l'établissement a revendu la maison à sa valeur du marché aux Tisker en mars 1977, dégageant une jolie plus-value au profit des Lolz au passage et effaçant par la même occasion l'ardoise qu'ils avaient chez eux. Pendant ce temps, l'écrivain George Stanton rédigeait, pour les Lolz, le récit de leur "histoire" de possession satanique au 461, Ocean Boulevard à Minimythville. Avant qu'il ne soit publié en novembre 1977 avec le succès que l'on connaît.

Ce que l'on connaît moins par la suite, c'est le fait que maître Wilson ait demandé, début 1980, à ce que le dossier de Randall DeMaggio junior soit rouvert par une cour criminelle et réexaminé sur la base de l'irresponsabilité de son client d'un point de vue psychiatrique. Avec le succès fulgurant du livre *Minimythville : la maison du démon* et du film qui en a été tiré, il y avait là un beau levier pour agir sur la cour, avec ce qu'on appelle le sophisme de l'argumentio ad populum. À savoir le fait que l'histoire de la possession satanique étant à la fois connue et très populaire dans le grand public, le fait pour une cour criminelle d'en nier la réalité en ne révisant pas le motif d'inculpation de Randall DeMaggio aurait probablement suscité des réactions populaires en retour.

Et, à la clef, si le procès était allé dans ce sens, après avoir fait déplacer son client de la prison à un établissement de soins psychiatriques, maître Wilson aurait même pu pousser le vice jusqu'à demander un dédommagement au ministère public pour les années passées en prison à tort par son client. Par chance, le juge n'a pas du tout suivi les conclusions de maître Wilson, qui a perdu une belle commission au passage. Et les réactions populaires en retour, espérées par l'avocat pour faire pression sur la cour, n'ont pas eu lieu...

Entre temps, les Lolz ont déménagé en Californie à Sacramento, j'ai eu leur adresse privée par les registres cadastraux de la municipalité de Minimythville qui a enregistré le changement de propriétaire du 461, Ocean Boulevard. J'ai fait une demande de recherche auprès du registre du commerce local afin de voir ce que Dominic Lolz avait monté comme nouveau commerce et j'ai vu qu'il avait ouvert sous un nom commercial un magasin spécialisé dans tout ce qui est ésotérisme, médecines alternatives et autres machins new-age du même tonneau, maison fondée en mai 1977, deux mois après que la banque ait réglé le problème de sa maison avec les Tisker. Et à leur détriment...

Au sujet des Tisker, j'ai pu les avoir au téléphone sur ce dossier. Je leur avais écrit à l'adresse figurant sur le cadastre de Minimythville et ils ont eu la gentillesse de me répondre par retour du courrier en me donnant leur numéro de téléphone privé et en m'invitant à les appeler pour une interview téléphonique. J'ai eu monsieur Benjamin Tisker au bout du fil début mars 1994, un soir, et j'en ai appris de bonnes sur les circonstances de l'achat de la maison, que je vous ai mises en gras dans le verbatim qui suit :

« C'est l'agence locale Young, Young, and Scott qui a fait la vente, ils avaient le mandat exclusif. J'avais vu la maison avec eux fin 1976, mais elle n'était pas libre immédiatement parce que la banque de l'ancien propriétaire l'avait mise sous séquestre. Il y avait une autre histoire à régler avec lui sur une liquidation de biens suite à un Chapitre 7, d'après ce que j'avais compris. Comme mon épouse est acheteur pour une grande société, les défaillances de sociétés, j'en ai un aperçu par elle, cela ne m'a pas étonné.

— Et l'agence ne vous a rien dit de plus sur les circonstances qui ont amené l'ancien propriétaire à quitter les lieux ?

— Pas du tout. La version de la faillite me suffisait, et je n'ai pas cherché à en savoir plus. **D'autant plus que les voisins, que j'ai vus à l'occasion, ne m'ont rien dit de particulier sur cette maison.**

— Même pas l'histoire du meurtre de Randall DeMaggio ?

— L'agent immobilier m'avait prévenu à ce sujet quand j'étais allé le voir en novembre 1976, il a préféré me prévenir avant, sachant que cela peut incommoder des clients potentiels de savoir que leur domicile a été une scène de crime. Pour ma part, comme l'assassin était en prison, ça ne m'a fait ni chaud, ni froid. Ce qui m'a le plus gêné, c'est que je devais signer un engagement d'achat avec la banque pour qu'elle demande une mainlevée pour liquider les dettes que l'ancien propriétaire avait accumulées avec elle. Cela impliquait de passer devant une cour civile pour avaliser l'achat, et cela a entraîné des délais supplémentaires avec ma propre banque. Mais bon, comme le quartier était tranquille et la maison vendue au prix du marché, j'ai accepté de conclure l'achat.

— Et vous n'avez pas su s'il y avait eu des clients avant vous ?

— Pas à ce que je sache, l'agence immobilière ne m'a rien dit, en dehors de l'affaire DeMaggio. Qu'elle ait été en vente presque un an entre février 1976 et la date à laquelle la mainlevée a été prononcée au profit de l'ancien propriétaire, à savoir un an plus tard, ne m'a pas étonné. À l'époque, le marché de l'immobilier était en pleine stagnation à cause de la crise, surtout avec l'ancien et le gros risque de devoir faire des travaux d'isolation plus sévères pour la mise aux normes à cause de la crise de l'énergie. Plus le fait qu'il faille une mainlevée pour racheter cette maison, ça a dû en refroidir plus d'un. **D'ailleurs, c'est cette histoire de mainlevée que l'agence a mis en avant la première fois que je les ai vus pour dire que cette maison n'était pas facile à acheter, pas les meurtres de DeMaggio.**

— Pour ce qui est de la vente, est-ce que vous avez eu l'occasion de rencontrer monsieur Lolz, l'ancien propriétaire ?

— Pas du tout, je n'ai même pas su son nom avant la publication de son bouquin. **D'ailleurs, la seule personne que j'ai vue pour le représenter était son avocat, maître Wilson. C'est lui qui s'est occupé de tout le dossier de bout en bout. C'est comme ça que j'ai su que l'ancien propriétaire avait déménagé à Sacramento fin 1976. Il a d'ailleurs réglé toute la partie légale pour la vente, et ça a été vite fait grâce à lui, j'ai pu aménager avec ma famille au printemps 1977, après avoir conclu la vente en mars.**

— Et c'est après que ça s'est gâté pour vous, avec la parution du livre puis avec le film.

— *Oui, et ça a commencé fin 1977/début 1978, entre les appels de médiums à la con, les fans qui venaient voir la maison, plus les tarés en tout genre, c'est vite devenu pénible. Vous avez du voir que des médiums ont fait des recherches sur place à l'été 1979. C'est moi qui les ai fait rentrer en espérant que, comme ils ne trouveraient rien, ils finiraient par me foutre la paix avec leurs conneries de satanisme à un nickel. Ils ont réussi à relancer la mécanique avec leurs histoires d'esprits, et la photo du gamin prise à l'infrarouge, soit-disant un des fantômes des victimes de DeMaggio. Mon œil ! Ce gamin, c'est le neveu de l'un des médiums, que j'ai parfaitement reconnu ! Ils ont squatté à l'œil ma maison pendant les deux semaines où j'étais en vacances à Chicago dans ma belle-famille, ça m'a économisé une alarme pour les cambrioleurs, c'est le seul fait qu'il y avait de positif dans cette histoire.*

— Et vous n'avez pas renouvelé l'expérience par la suite ?

— *Je n'ai pas eu à le faire car je m'arrangeais avec des membres de ma famille qui me gardaient la maison quand je n'étais pas là, et mes parents, quand ils ont été à la retraite après 1983, y ont passé les étés suivants quand je n'y étais pas. Bon, après, il fallait supporter la présence de curieux devant la maison, et les visites de crétins qui croyaient dur comme fer aux histoires de possession satanique. Pour ma part, en dehors de la plomberie que j'ai fait refaire intégralement en 1981, et de la chaudière que j'ai remplacée deux ans plus tard, je n'ai eu AUCUN problème avec cette maison en dehors de la visite d'amateurs de paranormal. Satan ne doit pas aimer les calvinistes comme moi, il faut croire. . .*

— Et vous l'avez mise en vente malgré tout en 1988.

— *J'ai eu un meilleur boulot dans le Connecticut en septembre 1986, les abrutis amateurs de grand-guignol ont fini par me lasser, mes enfants étaient partis à l'université et mon prêt immobilier est arrivé à terme en mars 1987. J'ai pris une agence immobilière de confiance pour vendre la maison discrètement et j'ai conclu avec Bolton Rentals à la mi-1988. À cette époque, les histoires sur cette maison étaient passées de mode, ma vente est passée inaperçue. Il faut dire qu'aucune publicité n'a été faite à ce sujet. D'ailleurs, je suis surprise que vous ayez pu retrouver mon adresse, c'est ce qui m'a poussé à vous contacter après avoir reçu votre lettre.*

— Je suis passée par le cadastre de Minimythville pour avoir votre adresse, je l'ai eue par la révision cadastrale décennale de 1990. Ainsi que celle de Bolton Rentals, qui ne m'a toujours pas répondu à ce jour.

— *Eux, ils doivent encore faire face aux timbrés qui s'intéressent à cette histoire, mais comme ils louent à des gens qui restent moins d'un an sur place, ça ne les dérange pas. Bon, ça serait dommage qu'ils ne vous répondent pas. Et, surtout, qu'ils ne vous donnent pas l'occasion de visiter la maison. **Parce que quelque chose comme l'histoire de la pièce rouge sous l'escalier, je peux vous dire que c'est du bidon : il n'y a qu'un placard des plus ordinaires à cet endroit.** Si tout le reste du bouquin est du même acabit, ça promet !*

— Cette fameuse pièce rouge, c'est un placard qui y était quand vous avez acheté la maison ?

— *Oui, je l'ai tout de suite remarqué parce qu'il était assez grand pour y ranger mes affaires de ski. Satan ne doit pas plus aimer le ski que les calvinistes, il faut croire. . . De plus, j'avais fait faire un état des lieux par un expert avant de fixer le prix d'achat, et je peux vous dire que toutes les serrures étaient en parfait état, bien qu'elles soient d'époque. Je ne sais pas où est-ce que les Lolz sont allés chercher le fait que des portes ou des fenêtres aient été*

mystérieusement forcées. L'expert est passé avec des gens du métier, et il n'a rien trouvé de tout cela. Je peux vous envoyer une copie de son rapport si ça vous intéresse.

— Volontiers. Je comparerai avec les plans originaux de l'architecte, le cabinet en question a accepté de m'en envoyer une copie contre paiement des frais de reproduction et de port. »

Entre le prêtre pas impliqué du tout, la pièce rouge qui n'existait pas, les serrures et fermetures des portes et fenêtres à la fois d'époque et intactes, et les voisins qui n'avaient rien vu, ça faisait beaucoup trop d'incohérences pour que le récit des Lolz puisse être considéré comme étant crédible. Et je n'avais pas encore fini avec la comparaison entre les trois éditions de leur histoire. . . Ne me manquait plus qu'une vérification sur place pendant mes vacances d'été, et un élément essentiel : par le biais de qui les Lolz ont-ils vendu leur histoire à une grande maison d'édition ? Ça, je n'allais pas tarder à le savoir. . .

Courant mars, j'ai eu une conférence de rédaction avec Raul et Allan chez ce dernier pour faire le point. Mon travail avançait bien, et j'avais déjà apporté des réponses à nombres de questions. Ou, plutôt, des preuves de bidonnage indiscutables. J'ai reçu le plan de la maison de la part du cabinet d'architectes qui l'avait réalisée en 1927 et, effectivement, sauf modification ultérieure, il était bien mentionné un placard de rangement sous l'escalier, avec des étagères. Comme je l'ai dit à Raul et Allan, ce plan était une mine d'or :

« Comme le bâtiment était suffisamment petit pour ne pas nécessiter de calculs de structure complexes, le cabinet d'architecte a aussi réalisé les métrés pour le maître d'œuvre, et ils ont même gardé les bons de commande et de livraison des matériaux et fournitures employées. Dont tout ce qui est serrurerie et menuiserie.

— Depuis 1927, les menuiseries ont dû être refaites ! commenta Allan. Je doute que tu puisse prouver quoi que ce soit avec ça, surtout si les propriétaires ont mis des doubles-vitrages, par exemple.

— Pas sûr, contesta Raul. D'abord, on construisait solide à l'époque, une serrure mécanique bien solide des années 1920 a pu facilement passer près de 70 ans si elle n'a pas été malmenée, ce qui est rare dans une maison à usage d'habitation. Ensuite, même si des double-vitrages ont été posés, tout ce qui est portes à l'intérieur a dû être laissé en l'état. Les Lolz n'ont pas précisé si les serrures et fermetures forcées étaient seulement celles des baies vitrées et des fenêtres ou bien si c'étaient toutes celles de la maison.

— Monsieur Tisker, le propriétaire de 1977 à 1988, m'a dit qu'il n'avait fait des travaux qu'à minima quand il a vu le merdier causé par le livre des Lolz, précisai-je. Au bout de deux-trois ans, il a tout de suite pensé à revendre la maison. Il ne risquait pas faire poser des doubles-vitrages. Au pire, il restera les portes à vérifier. J'ai le nom du fabricant des serrures et fermetures, et une indication intéressante par la chambre de commerce de New York City : il a été racheté par un concurrent en 1948, j'ai la copie de l'acte légal qui le prouve, et si on trouve des serrures de cette marque dans cette maison, c'est qu'elles sont d'origine. De plus, monsieur Tisker m'a confirmé que tout ce qui était serrures et fermetures était en bon état quand il a acheté la maison. Il avait fait faire un état des lieux pour pouvoir se la payer au juste prix.

— Là, ça commence à s'accumuler, commenta Allan. Dès lors que des éléments-clefs du récit sont *réfutés* par des éléments matériels facilement vérifiables, comment porter crédit au récit des Lolz ?

— En plus, j'ai relevé des différences notables sur des points de détail d'une édition à l'autre, indiquai-je. Et c'est largement du même ordre que les traces de sabots sur une neige inexistante, je vous fais la liste... »

Et il y en avait, avec parfois des contradictions d'une version à une autre, avec des éléments qui sont apparus, d'autres qui ont disparu, et d'autres qui ont changé. Par ordre dans lequel j'ai établi ma liste, voici les principaux :

- Dans la première édition, les lavabos débordent mystérieusement sans prévenir. L'explication rationnelle étant trop évidente (les reflux d'égouts dans des villes littorales dépourvues de station d'épuration, ça arrive...), cette manifestation est supprimée dans les éditions suivantes ;
- Il en fut de même pour la mention de pannes de courant inexplicables, qui ont disparu dès la seconde édition, tout comme le sapin de Noël qui a mystérieusement perdu des épines 24 heures après son achat ;
- D'une édition à l'autre, la voiture du père Porcaro est d'abord une Ford en 1979, puis une Chrysler Vega en 1984, avant de redevenir une Ford en 1992 ;
- Spécifique à l'édition de 1984, et à elle seule : un grand feu de bois d'origine inconnue allumé devant la maison, et la maison est soudainement envahie de lézards un beau matin. Curieusement, ces deux éléments, très visuels, étaient absents du livre de 1977, sont apparus dans le film de 1979, ont été repris dans le livre de 1984, avant de disparaître dans l'édition de 1992 ;
- Sur le contexte général en dehors de la maison, les mentions ont été très variables d'une édition à une autre. La situation de la famille Lolz était assez détaillée dans le premier livre, avec quelques "oublis" soigneusement étalonnés (comme le fait que la maison d'édition de monsieur Lolz était en redressement judiciaire...) : situation maritale, vie professionnelle, tout était mentionné, y compris leurs positions religieuses respectives. À partir de l'édition de 1984, plus rien en dehors du fait que les Lolz sont un couple de divorcés remariés. Trop d'éléments pouvant être vérifiés, sans doute ;
- Pour le crime de Randall DeMaggio, c'était une simple mention dans la première édition, puis on a eu droit quasiment au rapport de police complet dans l'édition de 1984, avant d'un retour à une mention succincte dans l'édition de 1992, mais avec les détails qui avaient une importance dans l'histoire paranormale par la suite, comme la position du corps des victimes ;
- Élément à géométrie variable : les Lolz ont appelé la police plusieurs fois pour des bruits et des présences mystérieuses chez eux dans l'édition de 1984, sans précision de dates (comme dans le film de 1979, tiens donc...), pas mentionné

dans l'édition de 1977, et une seule fois pour la date du 28 décembre 1975 dans l'édition de 1992 ;

- Autre élément *qui n'est présent que dans l'édition de 1992*, un pentagramme inversé est découvert mystérieusement peint sur un mur. Entre temps, les groupes de hard-rock ont popularisé ce signe, jusqu'ici connu seulement dans les milieux de l'ésotérisme ;
- À partir de l'édition de 1984, la maison a été bâtie sur un lieu où les indiens, avant l'arrivée des blancs en Amérique, abandonnaient les membres de leurs tribus séniles, mourants ou déments.

Je termine avec ce dernier point parce que vous vous doutez bien que j'ai vérifié auprès de qui de droit. Par le bureau des affaires indiennes, j'ai eu l'adresse des représentants de la nation indienne concernée, les Shinnecocks. Et, comme on peut s'y attendre, la réponse a été des plus claires, leur représentant aux affaires culturelles m'ayant répondu dans la foulée. Outre qu'il est intéressé par mon article, il a été catégorique : AUCUN lieu lié à sa nation n'a existé à l'emplacement de la future Minimythville, les Shinnecocks ayant leur territoire traditionnel 100 km plus à l'est sur Long Island. . . De plus, la zone n'était pas peuplée avant l'arrivée des colons. Trop de marécages. . . Ce sont les hollandais qui l'ont rendue apte à la culture en drainant tout cela au XVIIe siècle. Points que j'ai avancés à cette conférence de rédaction et qui ont suscité un grand intérêt de la part de mes collègues journalistes de *Rational Thinking* :

« Là, ça fait beaucoup d'incohérences, nota Allan. Et pas que des petites. Passe encore pour les lavabos qui débordent ou les voitures du père Porcaro, mais les traces sur une neige qui n'a jamais existé, les événements provenant du film qui n'étaient pas dans l'édition d'origine, ou le cimetière indien au mauvais endroit, comment prêter crédit à la bonne foi des Lolz après une telle débauche d'incohérences ? Sans parler des éléments matériels qui vont à l'encontre même de ce qu'ils nous racontent.

— Nous ne prouverons pas qu'il n'y a JAMAIS eu de phénomènes de possession satanique au 461, Ocean Boulevard entre décembre 1975 et janvier 1976, mais que les éléments de preuve en faveur de cette thèse sont au mieux insuffisants, au pire faux ou fabriqués, ai-je précisé. Donc, que ce récit, présenté comme étant une réalité, doit être considéré comme une fiction faute de preuves recevables du contraire. Et même, au vu des éléments matériels contradictoires, comme une fiction tout court par absence de véritables preuves en dehors du récit des Lolz, invérifiable sur l'essentiel des phénomènes. Confondre un reflux d'égouts parfaitement explicable avec un phénomène satanique est humainement concevable, voir des traces de sabots sur une neige qui n'a jamais existé, inventer une pièce qui n'existe pas ou des dommages à des serrures qui n'ont pas eu lieu, là, c'est la signature d'une probable invention, totale ou partielle, du récit.

— T'es assez prudente au final Jolene.

— Son côté juriste qui ressort Allan, et je la comprends. Même s'il s'était passé quelque chose entre Satan et les Lolz au 461, Ocean Boulevard, comment les croire

alors que tout ce que l'on trouve en étudiant de près ce dossier, ce sont des preuves de leur possible mauvaise foi ?

— Avant d'en conclure dans ce sens, j'irai voir par moi-même cette maison, conclus-je. J'ai des vacances début août chez mon frère à Brooklyn, je vérifierai sur place certains points que je ne peux pas vérifier depuis Denver. J'ai eu le feu vert des locataires actuels de la maison pour une petite visite. Ils l'ont louée pour l'année et ils ont été surpris d'apprendre que toute une histoire de cet ordre était rattachée à leur domicile actuel.

— C'est le loueur qui t'a mis sur le coup ? demanda Allan.

— Bolton Rentals ? Ils se sont contentés de me donner le nom de leurs locataires en ne me garantissant rien. Leur service juridique m'a confirmé que la position de cette entreprise était de ne pas s'exprimer sur ce sujet. De plus, ils veulent faire des travaux de rénovation sur la maison après que le bail de leurs locataires actuels ait expiré, et en profiter pour ne changer l'aspect extérieur et l'adresse postale.

— On a quasiment tout avec ton travail d'enquête Jolene, commenta Raul. Le mobile, l'avocat véreux, le livre à succès. . . Je suis impatient de pouvoir te lire.

— J'ai déjà rédigé mon dossier en grande partie, et je sens que ça va nous rapporter pas mal de lecteurs. Mais il me reste encore un point important à vérifier, et j'ai besoin de faire une enquête supplémentaire. »

Ce point-là, c'était la façon dont le récit des Lolz avait été vendu à un éditeur. Un écrivain spécialisé dans le paranormal, George Stanton, avait consigné leur récit, et il était crédité comme auteur pour toutes les éditions, 1977, 1984 et 1992. En jouant les niais, j'avais écrit à l'éditeur du récit des Lolz, la maison East Line Publishing, un nom qui me rappelle quelque chose, en demandant à pouvoir l'interviewer sur ce récit. J'ai ainsi appris que monsieur Stanton était mort en 1980, fait que sa notice biographique en quatrième de couverture des éditions de 1984 et 1992 ne mentionne pas, plutôt cavalier comme procédé. . . Sauf s'il s'agit de garder sous le coude un bouc émissaire d'autant plus commode qu'il est mort.

Début avril, je devais passer voir le cabinet de maître McEvans, l'oncle de Carsten à Houston, qui avait récupéré les affaires du cabinet de maître Wilson, et avait fait un peu de recherche dans ses archives. Mais, avant, je devais passer voir quelqu'un qui pourrait me renseigner sur un point précis du monde du spectacle, en l'occurrence Jessica Langtree. Elle a un oncle et une tante qui travaillent dans le cinéma de série Z et ont leurs entrées dans ce milieu fermé. Et, de ce fait, connaissent les bonnes ficelles.

C'est à l'occasion du premier week-end d'avril que je lui ai posé la question. Nous devons nous retrouver chez les Alvarez à l'occasion d'un repas qu'ils nous offraient, suite à la naissance fin février de leur premier enfant, leur fille Carlita. La petite avait deux mois, et elle était adorable. Naturellement, à table, j'ai parlé de mon travail avec *Rational Thinking*, et ça a beaucoup intéressé Amy :

« C'est une véritable enquête policière que tu mènes là. J'attends avec impatience le numéro de septembre de ton journal, ça promet !

— En même temps, j'ai encore quelques trous, et je profiterai de mes vacances chez mon frère à Brooklyn pour compléter mon enquête sur ce sujet. Jessie, si je puis me permettre, j'aurai une question à te poser sur autre chose que les programmes de ballons de recherche de l'US Air Force des années 1940 et 1950. C'est sur le monde du cinéma, je pense que tu pourras me répondre.

— Si c'est pour l'adresse d'un producteur avec qui coucher pour avoir un premier rôle, j'ai pas ça sous le coude.

— Je n'ai pas cette ambition, c'est juste pour savoir un point concernant la façon de faire carrière dans le milieu autrement qu'en se tapant la bonne personne. Si j'ai un récit, mettons, de fiction à vendre à une maison d'édition, du genre qui pourra faire un carton au cinéma avec un sujet à la mode, une fois mon manuscrit rédigé, je dois m'y prendre comment pour attirer l'attention ?

— Tout passe par des agents artistiques, et le mieux c'est d'en voir plusieurs jusqu'à trouver celui qui croit en toi. Après, ces pros ont tout ce qu'il faut pour vendre ton récit à la bonne personne et en tirer le meilleur prix.

— Cela marche pour un livre, un scénario ou une pièce de théâtre, ces gens-là ?

— Tout : du numéro de music-hall au scénario du prochain blockbuster, en passant par le roman de l'été qui va se vendre à des millions d'exemplaires, ou l'album rock qui va tout casser dans les charts. Tu écris, ton agent fait le reste.

— Deux questions : ces gens-là utilisent sûrement les services de cabinets d'avocats, et ils peuvent aussi chercher des récits à faire mettre en forme par des écrivains qu'ils ont déjà sous contrat, est-ce le cas ?

— Oui pour les deux. Quand tu es dans le domaine de la propriété intellectuelle, avoir un avocat avec soi est indispensable tellement les contentieux possibles sont nombreux, du plagiat aux problèmes de droits, en passant par les contestations possibles de personnes réelles qui se reconnaîtraient dans certains personnages de fiction. Et le travail de mise en forme de récits, soit de fiction, soit réels, par des auteurs attachés à un agent artistique est une façon facile et sans grand risque de se faire de l'argent. C'est très courant. »

Restait donc à voir ce qu'il en était de George Bolton, et c'est mon voyage au Texas qui allait me l'apprendre. L'oncle maternel de Carsten, Joe Weinheim, est pilote et propriétaire d'une compagnie d'aviation qui fait dans le transport de fret, Texas Cargo Services. Il avait une ligne qui desservait l'aéroport de Colorado Springs et Houston. À l'époque, le nouvel aéroport de Denver n'était pas encore ouvert et le maire à l'initiative de sa construction, Federico Peña, avait viré tout le trafic cargo de Denver-Stapleton à cause du bruit dès qu'il a été élu en 1983.

Je devais être passagère sur le vol de nuit entre Colorado Springs et Houston, départ à minuit, arrivée à Houston à cinq heures du matin avec le décalage horaire. Et j'avais pas de bol car c'était la mauvaise période, en ce vendredi 8 avril 1994. Pas seulement parce que Kurt Cobain avait été retrouvé mort ce jour-là suite à son suicide à Seattle, mais parce que la veille, un employé de Federal Express avait tenté de détourner un avion-cargo de sa compagnie pour s'écraser avec sur l'entrepôt de cette dernière à Memphis, Tennessee.

Par chance, grâce à la résistance acharnée des trois autres membres de l'équipage, son plan avait échoué et le vol Fedex 705 s'était posé en urgence à Memphis. Ce qui fait que la sécurité était un peu à cran quand je me suis présentée à l'entrée de la zone de fret de l'aéroport de Colorado Springs. J'ai cru que jamais on ne me laisserait rentrer, bien que j'avais une lettre de recommandation en bonne et due forme de l'équipage de l'appareil qui devait m'emmener à Houston. Le vigile qui gardait l'entrée a quand même eu la bonne idée de me demander une pièce d'identité, et de vérifier tout cela avec les pilotes concernés :

« ...Oui, une madame Jolene Wisniewski, qui n'a pas de passe de sécurité et prétend qu'elle doit embarquer comme passagère sur votre vol cargo de ce soir... Oui, une lettre signée de votre main... Un passeport en cours de validité à son nom avec une adresse à Denver, Colorado... D'accord, je lui dis, merci commandant. C'est réglé madame, le commandant Weinheim va venir lui-même vous chercher ici. Merci pour avoir pris ce qu'il fallait pour vous identifier.

— J'ai été prévenue par le commandant Weinheim, c'est logique que l'on prenne de telles mesures de sécurité.

— Faudrait que vous le répétiez à mes patrons. Je suis souvent obligé de laisser passer des sous-traitants ou des livreurs qui se pointent ici sans badge de sécurité parce que le service compétent a traîné à leur en faire un. Vous auriez eu un colis à livrer, vrai ou faux, j'aurais été obligé de vous laisser passer... Enfin, avec le vol Fedex 705, ils vont peut-être nous permettre enfin de faire notre boulot correctement... »

Inutile de préciser que l'on a vu ce que ça a donné sept ans plus tard ce genre de laxisme... Le commandant Weinheim et son équipage m'ont accueillie sur le siège passager dans le poste de pilotage de leur avion-cargo, un Lockheed L-188C Electra datant de 1960, plus vieux que moi. Avion de ligne à quatre turbopropulseurs transformé en avion cargo, il composait la flotte de Texas Cargo Services, avec cinq autres appareils identiques. Avec un vol commercial ordinaire, vous faites Denver-Houston en deux heures et demie. Avec cet avion, moins rapide d'un bon quart en vitesse de croisière, il faut compter quatre heures.

C'est assez sympa de voler à bord d'un avion qui est quasiment une pièce de musée, sur le siège pliant à côté des trois membres d'équipage. Et, surtout, de voir le décollage en direct derrière le commandant de bord. C'était fascinant de voir le boulot de l'équipage, avec ces cadrants à aiguilles dans tous les sens, et d'entendre les échanges avec la tour de contrôle :

« *Texcargo 21 de Colorado Springs contrôle, vous êtes autorisé à vous aligner et à décoller sur la piste 17 gauche, rappelez une fois au niveau 80.*

— Piste 17 gauche décollage pour Texcargo 21, rappel au niveau 80... Charlene, les turbos ?

— Tout est OK Joe, on peut y aller.

— Tony, alignement, deux crans de volets et plein pot.

— OK Joe... Volets deux crans, à ton signal.

— Décollage.

— C'est parti ! »

À mesure que le copilote poussait les manettes des gaz en avant, le sifflement discret des quatre turbopropulseurs s'est transformé en grondement impressionnant, et l'avion a pris de la vitesse le long de la piste. C'était assez impressionnant de voir la piste dans le noir, balisée par des feux lumineux, les bandes blanches qui en marquent le centre étaient éclairées par le phare du train d'atterrissage avant de l'avion. La piste fait 13 501 pieds de long (4 091 mètres) et nous en avons avalé les quatre-cinquièmes avant que l'avion-cargo ne prenne l'air, au signal de son commandant de bord :

« V1... Rotation... Et c'est bon ! Tony, train et volets dès qu'on est à 150 nœuds.

— Compris, trains et volets à 150 nœuds... »

— Texcargo 21 à Colorado Springs contrôle, je suis au niveau 80 cap 170, j'attends vos instructions, à vous.

— Compris Texcargo 21, montez au 120 même cap et changez de fréquence pour le contrôle de trafic régional. De Colorado Springs, terminé.

— Compris contrôle, niveau 120 cap 170 pour Texcargo 21, terminé! »

Ce voyage en avion-cargo en pleine nuit a vraiment été un moment magique pour moi. Nous avions droit à un magnifique ciel étoilé du Colorado au Texas et l'expérience unique d'un voyage aérien dans la cabine de pilotage, en compagnie des trois membres d'équipage, était exceptionnel. Quatre heures de vol plus tard, nous nous sommes posés à l'aéroport international de Houston avant l'aube. Terrence McEvans, l'oncle de Carsten, est venu me chercher à l'aéroport de Houston avec sa voiture pour me conduire directement chez lui, où je devais séjourner pour le week-end. Il était ravi de me voir, d'autant plus que maître Wilson lui avait refilé des affaires bien pourries avec le fonds de son cabinet :

« Je suis bien content que quelqu'un enquête sur les pratiques de mon prédécesseur, car il y en a à dire. Pas du genre escroquerie, mais quand même pas mal limite point de vue éthique. Et le cas de Minimythville est la cerise sur le gâteau.

— De ce que j'en ai vu d'après ce que j'ai pu trouver, j'en ai déduit qu'il avait utilisé les Lolz pour tenter de faire acquitter son client, Randall DeMaggio. Probablement pour demander des indemnités à l'état de New York au cas où il aurait été acquitté pour incapacité due à son état mental au moment des faits.

— Pas seulement. La réouverture d'un procès criminel, pour un cabinet d'avocat, c'est de l'argent qui rentre. Il faut simplement avoir un motif circonstancié pour rouvrir le dossier et refaire l'enquête.

— Comme des doutes sérieux sur la santé mentale de son client, probablement influencé par le caractère présumé "maudit" de la scène de crime.

— C'est tiré par les cheveux mais ça passe. Et Wilson a été gagnant sur tous les tableaux, mais on en parlera chez moi, j'ai sorti tout ce que j'ai trouvé sur le sujet. »

Après une sieste pour cause de voyage de nuit sans dormir dans l'avion à l'aller, nous avons pris l'après-midi pour étudier le dossier, maître McEvans et moi. Et là, j'ai pu trouver le lien qui me manquait. C'est en examinant les modalités de publication du récit des Lolz dans les archives de maître McEvans que j'ai eu l'information qui me manquait :

« Dites-moi, je vois là que maître Wilson avait un contrat comme conseiller légal d'un agent artistique de New York City, Sharbeck and Paulson associates. . . Est-ce que vous avez une idée du nom des auteurs qu'ils représentaient ?

— De façon exhaustive, non, mais maître Wilson a traité de plusieurs affaires avec eux, j'ai les dossiers ici. . .

— Voyons ça. . . Non ! C'est pas vrai !

— Quelque chose d'intéressant ?

— Oui, et pas qu'un peu : Au moins quatre affaires entre 1971 et 1979 où maître Wilson a traité de dossiers concernant George Stanton, l'auteur de *Minimythville : la maison du démon*. . . Et il a même été son exécuteur testamentaire. . . Donc, pas de doute sur la façon dont il a trouvé un auteur pour vendre le récit des Lolz à East Line Publishing. . . »

En clair, on avait un avocat marron qui bouffe à tous les râteliers avec un cynisme consommé qui servait de passe-plats entre un petit éditeur en faillite aussi en manque d'argent que doté d'une moralité discutable, une agence immobilière qui devait y ga-

gner au passage (et qui ne répondait pas à mes lettres d'ailleurs), un éditeur trop heureux de l'aubaine de vendre un best-seller, même complètement bidon, un auteur et son agent artistique peu regardants du moment qu'il y avait des bénéficiaires à en retirer, et une banque qui a été contente de faire la culbute, financièrement parlant, avec la liquidation de la dette d'un de ses clients, qu'elle a bien remercié au passage avec un contrat de liquidation de passif avantageux pour tout le monde, sauf l'acheteur.

Dommages collatéraux dans l'affaire : les Tisker, qui ont été emmerdés à domicile pendant dix ans par tout ce que le pays comptait d'allumés, ainsi que Randall DeMaggio, ravalé au rang de faire-valoir de maître Wilson et de ses clients. Et, avant toute chose, les six victimes du meurtre de 1974, dont la mémoire avait été bafouée pour alimenter un numéro de cirque... Si je pouvais leur rendre un peu de leur dignité en dénonçant les charlatans qui avaient instrumentalisé leur mort tragique pour se faire du fric vite fait mal fait, cela ne me dérangeait pas, bien au contraire.

Après mon voyage à Houston, il ne me restait plus qu'à vérifier sur place, à Minimythville, les détails matériels que je pouvais vérifier facilement. Il y avait la pièce de la maison et les serrures et fermetures, le deuxième point étant sujet à caution en cas de rénovation, le registre de police de Minimythville, pour voir si les Lolz avaient vraiment fait l'objet d'un déplacement des forces de l'ordre chez eux, et faire une petite enquête de voisinage au cas où l'un des voisins du 461, Ocean Boulevard, était déjà là vingt ans plus tôt.

J'ai eu la surprise de recevoir une lettre du père Michael Porcaro, le frère de feu le père Jeffrey Porcaro, qui avait eu mon adresse par les Tisker et qui m'invitait à passer le voir dans son église, ce dont à quoi j'ai répondu positivement. Courant mai 1994, j'ai eu l'occasion de lui expliquer par téléphone les motivations de ma démarche, ce qui l'a ravi. Autres témoins, le couple qui habitaient le 461, Ocean Boulevard en location, un couple de zoologistes du nom de Peter et Mary Johnson. J'ai convenu avec eux par téléphone des modalités de ma visite, qu'ils ont été ravis de m'aider à organiser. J'avoue que j'étais en manque de témoins à charge contre Wilson et les Lolz, et que je prenais toutes les bonnes volontés allant dans ce sens avec joie. Et je n'allais pas être déçue par la suite.

J'ai pris mes congés annuels pendant les deux premières semaines d'août 1994. Depuis que j'étais à Denver, soit mars 1990, je n'avais pas pu prendre des congés dans ma famille faute d'avoir assez d'argent pour me payer le voyage. J'avais pu trouver une place sur un vol d'une nouvelle compagnie aérienne low-cost qui partait de Colorado Springs et arrivait à Mac Arthur Airport sur Long Island. C'est ma belle-sœur, Seanna Muroshima Wisniewski, qui est venue me chercher à l'aéroport. Je comprends pourquoi mon frère l'a épousée, c'est une petite brune japonaise-américaine mince et très typée, originaire d'Eugene, dans l'Oregon, une vraie poupée de porcelaine. Dommage...

Seanna tient une agence de voyage spécialisée dans les destinations anti-touristiques, les voyages avec intendance minima pour routards et tous les bons plans pas cher. Le billet d'avion à moins de \$100 aller/retour pour New York City, c'est elle qui me l'a eu. Mon frangin s'occupait à la maison de mon neveu Dennis, trois ans, et de sa petite sœur, Gillian, six mois.

Comme c'est dans sa mentalité, elle adore accueillir la famille et se mettre en quatre pour eux, ce qui a un peu tendance à me gêner. Déjà, j'ai dû batailler pour qu'elle ne me paye pas le billet d'avion, et j'avais un peu honte d'arriver les mains presque vides. J'avais pu trouver une grosse boîte d'une livre de pignons de pins du Colorado, vendus une misère par une tribu indienne du coin (à l'époque, c'était \$5,50 la livre), et ça a suffi à la ravir :

« C'est génial comme spécialité, on va se faire une bonne salade toutes les deux. Au fait, tu sais, la recette dont je t'ai parlé, les sushis végétariens, eh bien, j'ai réussi à la préparer !

— Mmmm ! Avec la fine feuille d'omelette à la place du poisson ?

— Oui, et même mieux : la version zéro protéines animales, devine ce que j'ai pris.

— Laisse-moi deviner : courgette émincée cuite à la vapeur, c'est ça ?

— Gagné ! Et avec de l'ail en plus ! J'en ai fait tout un plat, si Dennis n'a pas tout mangé dans mon dos, on va se régaler ce soir. Il tient de moi pour la bouffe. »

J'ai presque un point commun avec Seanna : nous sommes toutes les deux végétariennes, à divers degrés, et pour les mêmes raisons : dégoûts alimentaires. Pour moi, c'est très simple : mastiquer le cadavre d'un animal tué à cet effet me rend physiquement malade, et je ne supporte que les produits végétaux, les œufs et les laitages.

C'est pas par idéologie, même si ça a des retombées positives sur nombre de domaines (environnement, bien-être animal, santé entre autres), c'est simplement parce que tout ce qui tient de l'alimentation carné m'est impossible à avaler. Seanna mange végétarien au quotidien, mais elle aime faire un "écart" les jours de fête : elle aime la volaille, les fruits de mer et la viande de bœuf. Mais, pour elle, c'est un plat de fête, en manger au quotidien lui est inconcevable.

Par contre, nous sommes d'accord sur deux points : pas de végétaux déguisés en viande, moi parce que l'aspect même me dégoûte, elle parce qu'elle préfère manger de la vraie viande à la place, et un solide appétit pour tout ce qui est fromage. Le vrai, celui qui sent, bien évidemment. Seanna propose comme service pour ses clients qui voudraient visiter la France la route du fromage, avec visites de producteurs, dégustation bien évidemment, et bons plans pour l'import aux USA d'une spécialité gastronomique qui aurait plutôt tendance à être classée parmi les armes bactériologiques de ce côté-ci de l'Atlantique. . .

Mais, outre la cuisine de ma belle-sœur, j'avais autre chose à savourer par ce chaud été new-yorkais : mon travail de terrain sur le dossier de Minimythville. Outre une station de chemin de fer de banlieue qui la dessert fort efficacement depuis Manhattan, merci à l'employeur de mon frère, le Long Island Railway, cette charmante petite ville de banlieue compte nombre de gens sympathiques qui ont tous été ravis de voir que quelqu'un abordait enfin cette histoire de possession satanique de la seule façon qui méritait leurs encouragements : dans une optique rationnelle, pour démonter l'arnaque.

Les premiers qui m'ont reçu furent les Johnson, les locataires actuels de la maison. Ils étaient en vacances et ils m'ont accueilli avec joie chez eux. Je suis arrivée à pied depuis la gare du LIRR, et madame Johnson, une dame brune un peu enveloppée dans la quarantaine, m'a accueillie sur le devant de sa maison. Elle s'occupait des roses dans le jardin, et elle a été ravie de faire ma connaissance :

« Bonjour madame, vous êtes Jolene Wisniewski, de Denver, la journaliste qui enquête sur cette histoire de possession satanique de notre maison ?

— Moi-même, je suis arrivée avant-hier à New York City, et je commence ma visite aujourd'hui. Je ne vais pas vous déranger longtemps, j'ai juste quelques détails à vérifier, ceux dont je vous ai parlé dans mes lettres.

— Oh, mais prenez votre temps, nous sommes en vacances, et nous n'avons pas beaucoup de visites. Je veux dire : de gens mentalement d'aplomb comme vous, cela va de soi. Je vais vous présenter à mon époux, il s'occupe de mettre en état notre bateau avant notre programme d'observation des colonies d'oiseaux marins du côté de Montauk. C'est par ici je vous prie... »

Monsieur Johnson, un grand blond assorti à son épouse, était devant le garage à bateaux de la maison en train de refaire la peinture anti-fouling de son bateau, un joli canot à voile de 15 pieds gréé en ketch, à coque en bois, nommé le *Tubular Belle*. Il m'a apporté des informations importantes sur des points matériels essentiels à la dénonciation de la supercherie des Lolz et de maître Wilson :

« Comme vous me l'avez demandé, j'ai vérifié les serrures, elles sont toutes de la marque Cambers and Tomlinson, celle dont vous m'avez dit qu'elle avait disparu en 1948. toutes, sauf une, celle de la porte d'entrée, que mon loueur avait fait remplacer par une porte blindée quand il a racheté la maison, en 1988. Je ne suis pas du métier, mais je n'ai vu aucune marque attestant que les serrures et fermetures aient été forcées de quelque façon que ce soit. Ah, pour la pièce sous l'escalier, je ne sais pas si vous pourrez la voir aujourd'hui, il y a les mamans avec leurs petits, elles ne risquent pas vous laisser entrer si elles ne sont pas d'humeur à ça.

— Ah oui, nous avons oublié de vous le dire, le placard en question sert en ce moment de logement à nos animaux de compagnie, et nous avons deux femelles qui ont eu des petits au printemps. Elles les gardent là-dedans dans leur panier tant qu'ils ne sont pas sevrés. Elles nous connaissent mais je ne peux rien vous garantir quand à leur réaction envers les étrangers.

— Heu... Vous avez quoi comme animaux qui soient si susceptibles ?

— Oh, vous verrez... »

C'est pas que je déteste les animaux de compagnie, mais, bon, la mode des bestioles invraisemblables commençait à être très répandue en cette première moitié des années 1990, et je pouvais m'attendre à tout. Y compris ce que j'ai vu, pas mal gratiné dans le genre invraisemblable. Madame Johnson a frappé à la porte de la fameuse pièce en question et une bestiole lui a répondu depuis l'intérieur :

« *Grunt ?*

— C'est Mary, j'ai une visiteuse qui vient juste jeter un coup d'œil sur la pièce, elle n'en a pas pour longtemps. je peux la faire entrer ?

— *Grunt !* »

La porte s'est ouverte de l'intérieur et j'ai pu voir alors les bestioles en question, aussi invraisemblables que mignonnes. Imaginez une balle de fourrure noire de deux pieds de diamètre tenant lieu de corps à un quadrupède doté d'une tête d'un pied de diamètre, surmontée de deux rubans d'environ dix à douze pouces de long en guise d'oreilles, pliés à angle droit à l'horizontale à leur extrémité, dotés d'une énorme truffe noire de huit pouces de diamètre, et d'une boule de poils noire d'environ la

même taille en guise de queue. Il y en avait deux dans la pièce, dont une qui est venue nous ouvrir. Madame Johnson a fait les présentations :

« Celle qui vient de vous ouvrir, c'est Shirley, et vous avez Miranda, dans le panier, au fond, avec son petit, Jerome. Dans le second panier en train de dormir, c'est Harriett, la fille de Shirley. Ils sont nés au printemps. . . Shirley, la dame vient juste voir la pièce, c'est la journaliste dont je t'ai parlé.

— Grrrruuuuunnnt. . . »

Shirley se frotta affectueusement contre moi et je l'ai grattée derrière les oreilles, ce qui l'a ravie. Comme il y avait suffisamment de lumière sans devoir allumer le plafonnier du placard, j'ai rapidement mesuré ses dimensions aux pas pour voir si la taille correspondait à peu près à ce que les architectes avaient tracés sur leurs plans. Moins la marge d'erreur, les dimensions étaient les mêmes. Le placard en question était un beau rangement avec des étagères en bois bien profondes, facilement trois pieds (914 mm) , qui avaient plu aux Tisker pour leur matériel de ski.

C'est sur ces étagères que les bestioles des Johnson s'étaient installées. Il y avait trois grands paniers genre paniers à chien, avec un coussin au fond, sur les étagères du bas. Deux étaient occupés par les femelles et leurs petits, de minuscules boules de poils noir et fauve de cinq pouces de diamètre (13 cm) , qui dormaient tranquillement aux côtés de leurs mères. Une rangée d'étagères intermédiaires avait visiblement été démontée pour permettre aux animaux d'être à l'aise dans leurs paniers. Shirley est retourné dans le sien pour y retrouver son bébé, et j'ai jeté un dernier coup d'œil sur la pièce avant que nous ne refermions la porte, madame Johnson et moi :

« C'est exactement comme sur le plan d'origine, un placard de six pieds sur douze (1,80m x 3,60 m) avec des étagères aux murs. Rien que de bien ordinaire, et absolument aucun rapport avec la pièce rouge des Lolz. Les murs étaient en bois dans la masse, comme la charpente de la maison, et traités avec une lasure couleur brun clair, visiblement patinée depuis 1927.

Et le reste était à l'avenant. . . Tout ce qui était serrurerie était d'époque, et en parfait état. Et, comme je l'ai dit, à part la porte d'entrée, toutes les serrures et fermetures étaient d'époque. La marque de la société Cambers and Tomlinson était bien visible, et toutes les serrures et fermetures étaient en parfait état, sans la moindre trace de détérioration, voire d'usure anormale. Ce qui implique soit que les Lolz avaient fait remplacer toutes les fermetures et serrures avant d'aménager, et avaient fait remettre après celles d'origine avant la revente de la maison aux Tisker, soit qu'ils avaient menti sur ce point. Frère Ockham, mon barbier favori, privilégie la seconde hypothèse. . .

Bref, à part la découverte des bestioles bizarres des Johnson, je n'ai rien trouvé d'anormal dans cette maison. J'ai interviewé Peter et Mary Johnson dans leur salon au sujet de cette maison, autour d'un excellent thé glacé à la mandarine fait maison. Au passage, j'ai eu le regret de déranger Winston, le père du petit Jerome, un de ces nounours sphériques habitant les lieux. Avec une fourrure couleur brun clair, il jouait le thème musical du film *L'Exorciste* au piano quand nous sommes rentrés dans le salon. Il s'est installé sur un canapé pour nous écouter pendant que nous parlions de la maison :

« Pour ce qui est des phénomènes paranormaux, je peux vous dire que nous n'en avons vu aucun depuis décembre de l'année dernière, date de notre arrivée ici, précise Peter Johnson. Nous avons choisi cette maison parce que nous avions besoin d'un

meublé à louer pour une durée d'un peu plus d'un an, et Bolton Rentals nous a proposé cette maison. Nous l'avons prise parce qu'il y a des pelouses pour nos animaux, ils aiment la tondre quand elle est haute.

— Grunt!

— Winston a une préférence pour le coin nord-ouest de la pelouse, il trouve qu'il a plus de goût, précisa Mary Johnson. C'est dommage qu'une telle maison soit associée à ce que vous décrivez comme une escroquerie au paranormal.

— Je ne vous le fais pas dire, les anciens propriétaires ont déménagé à cause de ça, précisai-je. Et vous, vous n'avez pas eu des visites d'importuns ?

— Par chance, nous n'avons pas trop à nous plaindre de ça, précisa Peter Johnson. Un médium qui voulait faire je ne sais quoi ici et que nous avons éconduit au début de l'année, et trois curieux qui ont sonné chez nous le mois dernier pour nous demander si cette maison était bien celle qui était dans le livre ou le film, je ne sais plus.

— D'ailleurs, vous qui faites une enquête journalistique là-dessus, vous devriez interroger la société qui a eu le contrat de rénovation pour le compte de Bolton Rentals, indiqua Mary Johnson. C'est un petit artisan du coin, la maison Page and Plant, qui va prendre le chantier. Ils comptent refaire la façade et mettre toute la maison aux normes pour l'isolation thermique, ils pourront vous en parler.

— Pour pouvoir le faire, j'aurai besoin de l'autorisation écrite de Bolton Rentals, je ne peux pas me permettre de solliciter un de leurs sous-traitants comme ça. Le dossier étant assez sensible vu ce que j'ai mis à jour.

— Vraiment ? s'étonna miss Johnson.

— Disons qu'entre l'avocat, les anciens propriétaires après les meurtres de DeMaggio et la banque qui leur a accordé un prêt pour la maison, il y a pas mal de manœuvres douteuses, sans parler de collusions possibles, pour monter cette arnaque. Et l'attitude de l'agence immobilière reste sujette à caution, dans le sens où ils ne pouvaient pas ignorer la nature du bien qu'ils mettaient en vente à l'époque.

— Je dois voir monsieur Bolton demain soir, je lui en toucherai deux mots au cas où, proposa monsieur Johnson. Je peux lui dire de vous rappeler. »

J'ai laissé le numéro de mon frère aux Johnson et je suis rentrée à Brooklyn. J'avais quand même pu vérifier par moi-même que la partie pièce rouge et celle concernant les fermetures et serrures de la maison était bien du vent de la part de Lolz, et c'était le plus important. Et, pour la suite, je n'allais pas être déçue.

J'ai pris une journée de plus de mes vacances pour vérifier quelques points de détail supplémentaires sur ce dossier. D'abord, je suis passé au poste de la police municipale de Minimythville pour la partie visite de la police chez les Lolz entre le 18 décembre 1975 et le 14 janvier 1976. Comme il fallait s'y attendre, rien, pas une seule intervention... Les seules interventions à cette adresse, hors affaire DeMaggio, ont concerné des importuns que les Tisker et les locataires de Bolton Rentals ont dû faire dégager par le recours à la force publique, 21 intervention entre janvier 1978 et août 1994, la dernière datant d'octobre 1993.

Ensuite, j'ai mené une petite enquête de voisinage. Au début, elle semblait ne pas être fructueuse : sur les cinq maisons ayant vue directe sur le 461, Ocean Boulevard, aucun de leurs propriétaires n'habitait le quartier en 1975 et 1976. J'allais laisser tom-

ber quand le cinquième occupant, un retraité du nom de monsieur Adamson (c'est un pseudonyme), m'a reçue. Fort poli et très intéressé par ma démarche, il m'a donné des informations importantes sur le dossier Lolz, et même sur l'affaire DeMaggio :

« C'est bien que vous preniez le temps de vérifier tout cela par vous-même, surtout en venant depuis Denver, ce n'est pas la porte à côté. Et j'ai cru comprendre que vous n'allez même pas y gagner quelque chose point de vue dollars.

— Je travaille en fait comme attachée juridique pour Medicare Colorado, je fais du journalisme d'investigation pendant mon temps de loisirs. Mon frère aîné et sa famille habitent à Brooklyn, je passe les vacances chez eux. J'ai cru comprendre que vous étiez un ancien du quartier, si je ne m'abuse.

— On peut dire ça comme ça. J'ai acheté ma maison en 1971 après avoir réussi dans ma profession (*NDLR : monsieur Adamson est un travailleur libéral qui officie dans un secteur sensible à la réputation personnelle des gens, c'est pour cela que Ms. Wisniewski ne donne pas plus de précisions sur sa personne*) et j'ai eu comme premiers voisins du 461 les DeMaggio. Ces gens-là étaient réputés être liés à la mafia, un point que personne n'a soulevé avec toutes ces histoires sur le paranormal.

— C'est intéressant ce que vous me dites là, car je n'ai rien vu dans ce sens dans le livre des Lolz. C'était une réputation ou un fait avéré, ces liens avec la mafia ?

— Une réputation, mais qui pourrait reposer sur quelque chose de solide. J'ai été une fois discrètement convoqué par le FBI, en mai 1972, et un de leur agents m'a présenté des galeries de portraits qu'ils avaient chez eux en me demandant si je n'avais pas vu certains d'entre eux venir chez les DeMaggio. J'en ai clairement reconnu trois sans la moindre ambiguïté, et cinq autres probables. Tous des gens au milieu de l'échelle des places dans la mafia, pas des petites mains ni des capo mafiosi, mais des gens avec des places intéressantes dans la hiérarchie du crime organisé. Genre des chefs de réseau local ou d'établissements de jeu clandestin.

— Pour les meurtres de Randall DeMaggio junior, que pouvez-vous nous en dire ?

— Je n'étais pas chez moi le soir où ils ont eu lieu. (*NDLR : motif tenant de la vie privée de monsieur Adamson non reporté ici à la demande de l'intéressé.*) Mais ça ne m'étonnait qu'à moitié. Randall DeMaggio junior s'entendait mal avec son père. Il vivait à ses crochets et il a toujours été en conflit avec sa famille. Randall DeMaggio senior avait dit à plusieurs reprises qu'il voulait le mettre à la porte du fait de son attitude.

— Le fait que le fils ait assassiné tout le monde vous paraît-il crédible ?

— Franchement, oui. En toute franchise, je n'ai aucune preuve de liens entre la mafia et DeMaggio Senior autre que la visite de ces trois maffiosis. Le père DeMaggio était concessionnaire automobile, pas le genre à fricoter avec la pègre, son affaire marchant du tonnerre en plus. Par contre, l'avocat de son fils à ce procès a été un vrai incapable. Ça sentait le type commis d'office qui a fait le minimum syndical. Pour maître Wilson, je peux vous dire qu'il avait une réputation de magouilleur douteux tenace. Et cela n'aurait pas été étonnant qu'il ait ensuite monter l'histoire du paranormal avec les Lolz pour couvrir son ratage au procès DeMaggio en montant une histoire à coucher dehors destinée à enfumer le monde. D'ailleurs, c'est parce que ça commençait à sentir le roussi pour lui à New York, avec toutes les affaires louches dans lesquelles il trempait, qu'il est parti au Texas en 1982.

— Justement, que pouvez-vous me dire sur les Lolz ?

— Qu'ils ont bien trompé leur monde ceux-là. Pendant le mois où ils sont restés ici, ils ne se sont pas fait remarquer, des gens discrets sans histoire. Bon, ça m'a surpris qu'ils ne restent qu'un mois puis que leur banque reprenne leur maison par la suite, je n'y ai rien compris. D'autant plus que j'ai appris après l'histoire de la faillite douteuse de la maison d'édition de monsieur Lolz. Quand j'ai su que maître Wilson avait été leur avocat et qui les avait mis en contact avec l'auteur du livre où ils racontent leur récit, j'ai tout compris.

— J'y reviens parce que ça serait intéressant, vous êtes le seul voisin du 461 qui soit resté ici après 1976. Est-ce que vous savez ce que sont devenus les autres qui étaient là en décembre 1975 et janvier 1976 ?

— Il y a eu des déménagements courant 1975 après les meurtres de DeMaggio, et deux maisons n'ont pas eu d'occupants entre la mi-1975 et le printemps 1976. Des gens de l'époque, des voisins ont déménagé en septembre 1976, et leur maison a été rachetée par les X... en mars 1977, ils sont toujours là depuis cette date. La quatrième maison, c'était un couple de retraités dont l'épouse est décédée en mai 1981, le mari a quitté le quartier peu de temps après, je ne sais pas ce qu'il est devenu. La maison a été vendue à ses occupants actuels en 1983, il me semble. Sur les trois familles qui ont aménagé après 1976, deux ont déménagé et ont été remplacées par les propriétaires actuels en 1986 et 1989. L'autre a voulu monter un commerce alimentaire de luxe dans le quartier, ils ont laissé tomber en 1983 et revendu leur maison. Elle a été habitée par une famille de gens qui travaillaient dans la recherche scientifique et qui l'ont revendue en 1991 à la famille Y... qui y habite à l'heure actuelle.

— Et vous avez bien connu les Tisker d'après ce que vous m'avez dit.

— Benjamin et Elenore Tisker ? Des braves gens qui se sont fait avoir. Dommage qu'ils aient quitté le quartier, ils me manquent. Le pire pour eux, ça a été entre 1979 et 1985, la pire période pendant laquelle tous les allumés du pays en manque de sensations fortes sont venus les voir à cause de cette histoire bidon de possession satanique. Depuis, ça s'est calmé mais il y a de temps à autre des locataires de monsieur Bolton qui sont emmerdés par ce genre de crétins. Comme ces gens ne restent que de six mois à un an, Stu Bolton renvoie sur eux tous les disjonctés du paranormal qui veulent faire une enquête. Et personne ne répond, soit parce que les gens s'en foutent, soit parce qu'ils ont quitté les lieux. Depuis 1988, il y a eu 11 locataires différents au 461.

— À propos d'agence immobilière, est-ce que vous pouvez me dire quelque chose sur celle qui a vendu la maison aux Lolz en 1975 ?

— Young, Young and Scott ? Ils auraient trempé dans l'affaire que ça ne m'étonnerait pas, mais je ne peux pas en dire plus. Les patrons de l'époque ont changé dans les années 1980, et les nouveaux sont emmerdés par ces histoires de paranormal. Ils envoient poliment se faire voir tous ceux qui leur demandent quoi que ce soit.

— Je sais, j'en ai eu un aperçu. »

J'avais écrit à cette agence depuis Denver et j'ai eu une réponse de leur part après trois relances, je vous la livre ci-après :

*Young, Young and Scott Estates LLC
666, Highway 2L
17401 MINIMYTHVILLE, NY, USA*

Minimythville, le 13 avril 1994,

Madame,

Comme suite à vos demandes, je suis au regret de ne pouvoir y donner suite.

En effet, le dossier auquel vous faites allusion a été traité par la précédente équipe de notre agence, avant son rachat par les propriétaires actuels en 1984, et nous n'en avons pas gardé d'archives.

Cordialement,

N. PROWLER, attaché commercial.

En clair, c'est pas nous qui avons vendu la maison, allez vous faire voir. Une impasse de plus, sauf qu'il ne faut jurer de rien, comme nous le verrons par la suite. Le lendemain, j'avais un rendez-vous avec le père Mike Porcaro, pour les détails concernant les démêlés de feu son frère avec les Lolz et maître Wilson. Il m'a reçu dans la petite église Saint George au 99, Kimball Street, à Minimythville, l'église qui fut celle où son frère avait officié de son vivant. D'ailleurs, c'est une jolie petite église en bois, toute simple, avec un beau vitrail représentant Saint George terrassant le dragon. Ce qu'il avait à dire au sujet de l'affaire de Minimythville était des plus simples, et confirmait ce que j'avais déjà obtenu de la part des autorités catholiques de New York :

« Feu mon frère n'a été qu'une seule fois en contact avec les Lolz, c'est quand il a béni leur maison le 18 décembre 1975. Tout le reste est faux, comme il l'a dit dans *Catholic New York* en 1978, et par la suite quand la presse abordait la question.

— J'ai l'article en question, et je ne pense pas qu'il soit utile d'y revenir là-dessus. J'ai eu la confirmation par l'archidiocèse pour l'exorcisme qui n'a pas eu lieu et qui lui a été imputé. D'ailleurs, j'ai vu que son nom ne figure pas dans le film de 1979, ni dans l'édition de 1984 du livre, ainsi que celle de 1992. Votre frère a été à l'initiative de ce changement de nom ?

— Pour remplacer son nom par le personnage du père Lukather ? En partie, il a protesté auprès de l'archidiocèse à la parution du livre, fin 1977, et il a obtenu, via les services légaux de l'église catholique romaine d'Amérique, que son nom soit retiré des produits dérivés et éditions postérieures du livre rapportant l'histoire des Lolz. C'est l'avocat *de George Stanton*, maître Wilson, qui a arrangé le coup. Dès la réimpression de 1980 de l'édition originale, son nom a été changé, et c'est un personnage imaginaire qui apparaît dans le film à sa place.

— Par la suite, je suppose que ça a nuit à la carrière de votre frère.

— Pas trop. Jeff a changé de paroisse dans un premier temps, il a eu un poste à celle de White Sister, en Californie, puis il a profité du fait qu'il avait les années de

prêtrise suffisantes pour partir comme missionnaire en Afrique en 1982. Il est rentré aux USA en 1990 et il est décédé il y a deux ans suite à de graves problèmes de santé. Quand à l'affaire de Minimythville, il n'a jamais voulu en parler, et l'archidiocèse n'a jamais fait suivre les lettres qui lui étaient adressées pour lui demander des précisions à ce sujet, à sa demande d'ailleurs. Voilà, désolé de ne pas pouvoir vous en dire plus, surtout que vous êtes venue de loin.

— Vous m'en avez dit beaucoup quand même, et confirmé ce que j'avais déjà eu par l'archidiocèse, ce qui est essentiel. Sinon, j'ai remarqué que, dans le livre, d'un prêtre à l'autre, la voiture change : une Ford en 1977, une Chrysler en 1984, puis de nouveau une Ford en 1992.

— J'ai bien aimé, sachant qu'à l'époque, mon frère avait en fait une Buick d'occasion. Il l'a revendue à un ferrailleur en 1979 avant son départ pour White Sister, il n'arrêtait pas d'avoir des problèmes de batterie avec² et comme il partait en Californie... »

Même pour quelques éléments épars, cela valait la peine d'entendre le père Mike Porcaro. Potentiellement, j'avais fini mon enquête à New York City, pour ne pas dire mon enquête tout court, et il ne me restait que de la rédaction à faire. Mais c'était sans compter sur un rebondissement de dernière minute...

C'est un soir après avoir passé la journée à la plage à Rockaway avec mon frère, ma belle-sœur et mes neveux que j'ai eu droit à un rebondissement inattendu dans mon enquête. Potentiellement, je n'avais qu'à tout rédiger, et mon frère m'a laissée mettre au propre mes notes sous forme informatique avec son ordinateur et une disquette qu'il m'a donnée à cet effet. Après avoir enfourné un plat de lasagnes végétariennes pour le dîner, je mettais une touche finale à mes notes quand le téléphone a sonné. Mon frère a décroché et pris la communication :

« Harvey Wisniewski à l'appareil... Oui, ma sœur, je vous la passe, un instant je vous prie... Jolene, tu as un appel d'un monsieur Stuart Bolton, de la part de madame Johnson, c'est pour ton enquête à ce qu'il paraît.

— Décidément, si je m'y attendais... J'arrive! »

J'ai sauvegardé mon fichier et j'ai pris la communication. Le propriétaire du 461, Ocean Boulevard avait finalement décidé d'en rajouter une couche après avoir eu connaissance du but de mon enquête par les Johnson, qu'il était allé voir pour régler avec eux un problème bénin concernant une fenêtre avec un carreau fendu :

« J'aurais dû faire attention à votre lettre parce que, pour rester poli, vous êtes la première personne à l'esprit normal qui vient enquêter sur cette maison. J'ai cru comprendre par les Johnson que vous considérez que toutes ces élucubrations satanistes sont des idioties, si j'ai bien compris.

— C'est exactement mon point de vue, et celui que défend le journal pour lequel j'écris cet article, *Rational Thinking*, et j'ai déjà nombre d'éléments qui vont dans ce sens. Entre les détails clairement inventés, les éléments matériels qui ne survivent pas à une vérification, et les circonstances plus que douteuses de toute l'affaire, l'hypothèse la moins vraisemblable de toutes sur ce qui s'est passé dans la maison, dont

2. Comment ça, j'en fais trop dans les gags téléphonés ?

vous êtes l'actuel propriétaire, entre décembre 1975 et janvier 1976, est bien celle de la possession satanique.

— *J'en sais quelque chose, mais je préfère ne pas m'en entretenir avec vous au téléphone. Est-ce que vous pouvez passer demain matin vers dix heures dans les locaux de l'entreprise Page and Plant ? Je vous en parlerai à l'occasion.*

— Pas de problème, je note l'adresse et je vous retrouve là-bas. »

À première vue, ce qui semblait avoir fait tilt chez monsieur Bolton, c'était le fait que je parle d'arnaque, et que je me sois intéressé de près aux activités de maître Wilson. De ce côté-là, monsieur Bolton m'en a appris de bonnes... Je l'ai retrouvé dans l'atelier de messieurs Jimmy Page et Robert Plant, de Page and Plant Carpentry LLC, spécialistes de la rénovation de maisons anciennes, et dont le slogan était : "toute votre menuiserie et charpenterie sur mesure, même si vous nous achetez un escalier vers le paradis"... J'ai facilement reconnu leur atelier, monsieur Bolton m'avait dit qu'ils avaient décoré leur boîte aux lettres avec un zeppelin de plomb vissé sur le dessus³.

Monsieur Bolton et les deux charpentiers m'ont tout d'abord parlé du métier, en me tenant au courant des plans de rénovation de la maison. C'était relativement simple pour la partie visible : ils allaient refaire la façade et les murs extérieurs, en remplaçant certaines fenêtres qui donnaient son aspect typique à la maison. C'étaient les deux fenêtres en quart de lune de la mansarde du second étage qui, vues de la rue, semblaient donner des yeux à la maison, et avaient été visuellement surexploitées dans le film tiré du livre de George Stanton. Car monsieur Bolton avait des plans à long terme pour cette maison, comme il me l'a expliqué :

« Je compte la mettre en location pendant encore une dizaine d'années avant de partir à la retraite en vendant mon affaire. Comme les Johnson nous quittent à la fin de l'année, je vais confier le chantier à messieurs Plant et Page pour refaire la façade et tout ce qui est isolation. Entre autres, mettre des double-vitrages partout.

— J'ai vu, aux fermetures des fenêtres, qu'elles étaient d'origine, ai-je précisé. C'est un point que j'ai vérifié, parce que les Lolz prétendent que des serrures et des fenêtres ont été forcées chez eux. Messieurs, vous qui êtes du métier, généralement, quand une fermeture ou une serrure est forcée, par exemple par un cambrioleur, cela implique généralement le remplacement de la pièce en question, non ?

— Si elle est vraiment forcée pour entrer par effraction, toujours, précisa monsieur Plant. Un cambrioleur délicat qui tombe sur une fermeture trop solide pour ses capacités n'insistera pas, et laissera l'objet sur place en état de fonctionner. Par contre, quelqu'un qui veut vraiment rentrer en force cherchera toujours à détruire la pièce en question, et elle sera à remplacer. C'est d'ailleurs une bonne par de notre activité, réparer les dégâts des cambrioleurs.

— Donc, des fermetures de portes et de fenêtres, ainsi que des serrures antérieures à 1948 et jours en service aujourd'hui sont à considérer comme étant d'origine, la maison ayant été construite en 1927.

— Ça, c'est très fréquent, indiqua monsieur Page. Souvent, dans des travaux de rénovation, pour garder le cachet de maisons anciennes, quand on refait l'intérieur, nous récupérons les fermetures d'origine des portes intérieures à chaque fois qu'elles sont en bon état. Ça ne s'use quasiment pas et ça fait toujours joli. Nous avons ainsi

3. Oui, je sais, c'est nul.

réutilisé des serrures datant du XIXe siècle sur certains de nos chantiers. Par contre, pour ce qui est portes et fenêtres extérieures, entre les double vitrage et les demandes de portes blindées des clients, elles sont toujours remplacées. On les récupère au passage pour les utiliser sur des portes intérieures si elles ne sont pas trop abîmées, rouillées ou moches. Dans des maisons récentes construites sur des plans traditionnels, ça rajoute une touche sympa pour un coût modique.

— De plus, à l’occasion des travaux de rénovation, je vais aussi faire changer la couleur de la façade, de bleu marine à jaune vif, et je vais en profiter pour changer l’adresse, conclut monsieur Bolton. Comme ça, mes locataires ne seront plus emmerdés par des allumés en manque de sensations fortes. »

Monsieur Bolton m’a remmenée en voiture chez mon frère à Brooklyn après cet entretien pour pouvoir me parler seul à seule de ce qu’il comptait me dire de délicat. Et c’était des plus intéressants :

« Je suis dans les affaires depuis les années 1970 et je me suis mis à l’immobilier locatif dans les années 1980 parce que ça représentait une source de revenu à peu près stable et pas trop spéculative. J’ai été courtier en bourse à Wall Street, puis conseiller en placement pour une grande banque avant de me mettre à mon compte, je connais bien le monde des affaires, surtout ses requins. Et maître Wilson était réputé pour en être un.

— J’ai compris qu’il a dû partir au Texas parce qu’il dérangeait pas mal de monde à New York City, son successeur m’en a parlé en avril.

— Mmmm, vous êtes bien plus sérieuse que ce que je pensais, vous m’enverrez de quoi m’abonner à votre revue, elle doit être passionnante si vous écrivez dedans... William Wilson a toujours été un avocat spécialisé dans les affaires douteuses, et il était très lié à la mafia. Il avait comme clientèle plusieurs capo mafiosi. Il avait aussi la sale manie de s’impliquer dans des arnaques minables pour arrondir ses fins de mois, genre trafic de voitures d’occasion. Le fait qu’il ait défendu Randall DeMaggio junior sur ce meurtre, et très mal en plus, était un à-côté de son activité principale, avocat d’affaire. Il avait été commis d’office et il n’en avait rien à faire de défendre correctement son client. Surtout que s’il expédiait le procès, il allait être en charge de la revente de la maison, un plan autrement plus lucratif. Et l’histoire de la possession satanique a probablement été une arnaque de plus pour détourner l’attention sur le fait que Randall DeMaggio junior n’aurait pas tué sa famille.

— En tout cas, compte tenu des documents de la surrogate’s court auxquels j’ai eu accès, maître Wilson s’est bien occupé de la vente de la maison aux Lolz.

— Ainsi que de faire passer à pertes et profits la faillite de la maison d’édition de Dominic Lolz. Pas que monsieur Lolz ait été malhonnête, comme cela a été parfois rapporté, mais il était tout simplement nul en comptabilité. Son métier, c’était auteur d’histoires fantastiques de fiction, à base de sorciers, envoûtements et autres trucs dans ce genre. Il était bon dans ce domaine, et il aurait dû y rester. C’est quand il a voulu voir trop grand et éditer lui-même ses livres qu’il est allé droit dans le mur avec sa propre maison d’édition. Il a publié des machins invendables, entre autres, fait des dépenses exagérées en publicité, consenti des avances excessives à certains auteurs, ou tenté de lancer un périodique qui n’a tenu que trois numéros. Que maître Wilson, avocat de l’éditeur qui a repris son fonds, lui ait proposé de marcher dans

cette arnaque pour s'en sortir en dit long sur l'état des problèmes financiers des Lolz. Que maître Wilson a doublement entubés, en plus du ministère public.

— Tiens donc, comment ça ?

— Crime de scène ou pas, la maison aurait été vendable au double de ce qu'en ont payé les Lolz. L'agence qui a fait la vente, Young, Young and Scott, l'agent immobilier qui a fait l'affaire, et touché la commission, sans parler d'un possible dessous de table, c'était à l'époque la maîtresse de maître Wilson. Young, Young and Scott a eu des problèmes à cause d'elle, des histoires de dessous de table, qui ont conduit à ce qu'elle soit licenciée et qu'elle parte au Texas avec maître Wilson en 1982. Le barreau de New York voulait le révoquer pour manquement à l'éthique professionnelle, je le sais de la bouche même du bâtonnier de l'époque.

— Je sais qu'il a monté sa nouvelle affaire à Houston et qu'il l'a ensuite revendue à un texan qui débutait, avec la clientèle qui allait avec.

— Les texans l'avaient à l'œil et il ne pouvait pas monter ses arnaques lucratives à sa guise comme à New York City. Il a vendu son étude texane pour se lancer dans l'administration de société en 1984, quand il a pris sa retraite du barreau de Houston. En 1986, il a disparu dans des circonstances douteuse : le petit avion à bord duquel il voyageait a disparu des écrans radars au-dessus de l'Arizona alors qu'il voyageait de Houston à San Diego. Selon certaines rumeurs, ça ne serait pas un accident, mais je n'ai aucune preuve, et le NTSB a classé l'affaire comme sans conclusion, faute d'avoir pu retrouver quoi que ce soit de l'appareil. Par contre, si ça vous intéresse, je peux vous mettre en relation avec des témoins fiables qui ont connu maître Wilson, professionnellement parlant. Par contre, ils réclament l'anonymat.

— Aucun problème, la loi leur garantit cette protection en tant que sources. »

Décidément, les à-côtés crapuleux étaient bien plus intéressants que les histoires de voix mystérieuses des Lolz ! Monsieur Bolton m'a fait rencontrer trois personnes qui avaient travaillé plus ou moins directement avec maître Wilson pour ses affaires, je les désigne ci-après par des prénoms pseudonymes. Et rien que ça, cela valait le voyage. La première que j'ai rencontrée, je l'appellerai Rosanna. Elle m'a autorisée à vous dire qu'elle travaillait avec maître Wilson dans son cabinet entre 1971 et le départ de l'avocat marron au Texas en 1982, et elle connaissait bien les magouilles. Surtout sur le rachat d'Other Side Publishing, la maison d'édition de monsieur Lolz :

« East Line Publishing est une grosse boîte qui ferait passer Microsoft ou AT & T⁴ pour des associations humanitaires. Pendant les années 1970, ils ont développé, ab initio et de façon agressive, toute une division chargée de la publication d'ouvrages ésotériques. Généralement, ils rachetaient les droits en mettant plus d'argent sur la table que les concurrents, quand ils ne rachetaient pas les petits éditeurs purement et simplement. Mais ils n'ont pas hésité à couler des boîtes qui leur résistaient, avec des procédés légaux douteux, comme des fausses accusations de plagiat par exemple. Dans cette perspective, Dominic Lolz avait dans son parc d'auteurs des gens intéressants pour cette entreprise, et ils voulaient les intégrer à leur nouvelle offre.

— J'ai cru comprendre de Dominic Lolz était lui-même un auteur travaillant dans l'ésotérisme avant d'être lui-même un éditeur. Est-ce que vous avez une idée de son parcours professionnel ?

4. Entreprise de téléphonie qui a financé, en liaison avec la CIA, le putsh chilien du 11 septembre 1973.

— Je sais qu’il a été publié avec un succès certain par un concurrent direct d’East Line Publishing, la maison (*NDLR : nom retiré sur conseil de J. W. pour des raisons légales*), qui a eu un certain succès avec plusieurs titres de Dominic Lolz publiés sous un pseudonyme entre 1966 et 1971. Lolz avait un contrat de cinq ans avec cette entreprise et, à mon avis, il a commis l’erreur de ne pas le renouveler et de tenter sa chance comme éditeur indépendant. C’est ce qui l’a coulé.

— J’ai compris qu’il n’était pas des plus rigoureux dans la gestion de son entreprise, et que ça y a contribué.

— La gestion d’une entreprise, c’est un métier et ça s’apprend. Dominic Lolz avait un Bachelor of Arts en littérature moderne, et aucune notion élémentaire de gestion. Outre ses livres, il a quand même publié quelques auteurs intéressants, en leur proposant des à-valoir totalement irréalistes, et beaucoup de crétins ou de psychopathes illettrés qui l’ont enfumé pour le pousser à publier des torchons que n’importe quel comité de lecture aurait mis au panier sans même les lire. Entre 1971 et 1975, sa maison d’édition a accumulé les pertes. East Line Publishing l’avait en ligne de mire dès qu’il a ouvert Other Side Publishing, avec la ferme intention de racheter l’entreprise une fois qu’elle serait suffisamment mal en point pour leur tomber dans les bras au meilleur prix. Ils l’ont recapitalisée en 1973 en proposant à Lolz de payer ses ardoises, une paille pour eux, et c’est à ce moment-là qu’ils sont passés à l’attaque avec maître Wilson.

— Je suppose qu’ils se doutaient que la faillite était proche s’ils laissaient Lolz aux commandes. Et comment est-ce que ça s’est passé, concrètement ?

— East Line a pris une participation avec une minorité de blocage dans le capital d’Other Side en avril 1973, et ils ont laissé Lolz aux commandes. Tout en demandant à maître Wilson de trouver quelque chose pour le dégager avec un délai de 12 à 18 mois, même de douteux d’un point de vue légal. East Line voulait récupérer et valoriser les perles du catalogue de Lolz que ce dernier ne savait pas mettre en valeur. Quand Dominic Lolz a laissé pourrir la situation de sa maison d’édition par incompétence, maître Wilson avait déjà monté un dossier contre lui avec l’aide d’un détective privé. Pas que Dominic Lolz ait été plus honnête que la moyenne des éditeurs, mais quand on veut trouver quelque chose contre quelqu’un, on trouve. Son épouse de son remariage début 1975, Jill Tomlinson Barber, future épouse Lolz, avait fait des placements boursiers profitables, mais grâce à un délit d’initié, constaté par la SEC et qui a fait l’objet de poursuites pénales par la suite. Par contre, maître Wilson s’est plus attardé sur les compétences de gestionnaire de Dominic Lolz, et il a monté un dossier à ressortir contre lui sous l’accusation de faillite frauduleuse au cas où il refuserait de vendre sa société à East Line.

— Et il a servi ?

— Oui, à l’acculer quand East Line a refusé de le recapitaliser fin 1975 et que Other Side est passé du Chapitre 11 au Chapitre 7. Je n’ai pas les détails, mais je sais qu’il a aussi utilisé l’achat de la maison de Minimythville par Lolz pour faire pression sur lui. Il aurait même magouillé avec la banque qui a fait le prêt à Dominic Lolz pour l’achat de sa maison afin de l’enfoncer encore plus d’un point de vue financier, et de le rendre plus malléable pour monter une arnaque.

— Et son idée pour monter cette arnaque au paranormal avec Lolz, à part se faire encore plus de fric ?

— Il y en a plusieurs. D’abord, il voulait noyer le poisson sur son incompetence sur le dossier DeMaggio, la tante de l’intéressée voulant saisir le bâtonnier pour manquement à l’éthique professionnelle. Il lui fallait un prétexte pour rouvrir le dossier et refaire un procès pour donner le change, même avec un prétexte inepte. Dire que son client avait été victime de possession satanique en comptant sur la pression du public suite au succès du livre de Stanton et du film qui a suivi, c’était pas trop compliqué. Ensuite, il voulait neutraliser les Lolz avant qu’ils ne comprennent qu’ils avaient été roulés dans la farine avec l’histoire de la faillite d’Other Side Publishing. Il les a embarqués dans cette arnaque au paranormal pour les renflouer, leur permettre de refaire leur vie en Californie avec l’argent gagné et se débarrasser ensuite de la maison. C’est grâce à l’avance sur les droits, de \$100 000, une jolie somme à l’époque, que les Lolz ont pu se refaire en Californie. Pour la maison, il a proposé l’arnaque au défaut de paiement avec l’agence de Long Island sud-est de la banque Atlantic Mortgage Incorporate parce qu’il devait de l’argent à son patron suite à une dette de jeu. Le patron étant très amis avec des pontes de la mafia pour lesquels il faisait du blanchiment d’argent, il a vite accepté d’être embarqué dans une affaire douteuse de cet ordre. Avec l’aide de sa maîtresse qui travaillait chez Young, Young and Scott, il a vendu la maison aux Lolz à la moitié de son prix du marché, attendu qu’ils soient en défaut de paiement et arrangé un plan de règlement à l’amiable de la dette contractée auprès de la banque, qui devenait de jure la propriétaire de la maison pour une mise de fonds minime. La banque a fait des bénéfices en revendant la maison aux Tisker pour le double de son prix d’achat, sans parler du dessous de table de \$5 000 que Dominic Lolz a versé en liquide au patron de l’agence pour avoir un dossier de crédit trafiqué pour pouvoir monter son entreprise en Californie sans avoir de problèmes pour emprunter par la suite. Dans cette affaire, tout le monde a bénéficié de l’arnaque à divers degrés, les seuls dindons de la farce ont été les Tisker. . . »

Dont acte... Autre témoin important, que j’appellerai Pamela. Elle travaillait comme agent immobilier chez Young, Young et Scott, l’agence immobilière mise dans le coup pour la vente puis la revente du 461, Ocean Boulevard aux Lolz puis aux Tisker. Elle aussi, elle a vu venir l’arnaque :

« Nous avons eu le mandat exclusif pour la vente de la maison, mais quand j’ai vu le prix, je me suis douté qu’il y avait quelque chose de pas clair. Même une maison dans laquelle il y a eu un meurtre, vous ne la vendez pas à la moitié du prix du marché !

— Il y avait peut-être une crise à l’époque qui aurait pu justifier la baisse du prix.

— Même pas. Sur Minimythville, c’était l’inverse, les prix montaient parce que le LIRR avait rénové la ligne de chemin de fer de banlieue qui relie la ville à Manhattan, et ça devenait une destination courue. Nous avons bien eu des clients qui auraient mis le prix du marché pour acheter cette maison sans discuter mais Stacy (*pseudonyme*), la maîtresse de maître Wilson, qui avait le dossier, a vendu aux Lolz. J’ai appris plus tard, quelques années après avoir quitté la boîte, que mon patron avait touché un pot de vin pour que la vente soit faite aux Lolz et à personne d’autre. Ce qui a été fait. Ils cherchaient une maison pas chère et bien desservie pas trop loin de Manhattan, et Stacy leur a vendu la maison des défunts DeMaggio, comme elle l’avait prévu entre mon patron, son amant et elle.

— Et pour la revente aux Tisker ?

— Cette fois-ci, au prix du marché, et par la banque qui avait saisi la maison. Ils avaient à récupérer la dette des Lolz, plus un dessous de table de \$5 000 versé par ce dernier pour avoir un dossier de crédit propre pour partir en Californie. Naturellement, c'est Stacy qui a fait la vente, et touché la commission. . . »

Dernier témoin important, que j'appellerai Holyanna. Elle travaillait comme chargée de clientèle à la banque Atlantic Mortgage Incorporate et elle m'a confirmé l'histoire du dessous de table des Lolz :

« La procédure de règlement à l'amiable d'une dette immobilière par séquestre du bien au profit du prêteur, c'est légal et encadré. Ce qui l'est moins, ça a été quand le prêt a été accordé à des personnes dont on savait dès le début qu'elles étaient potentiellement insolvables. On avait déjà un registre informatique des emprunteurs ayant un Chapitre 11 ou 7 au dos en 1975, et Dominic Lolz y avait droit à une alerte.

— Donc, votre patron a marché dans l'arnaque en parfaite connaissance de cause ?

— Maître Wilson lui devait de l'argent et il s'est remboursé comme ça. Mon patron a passé outre les alertes du système informatique de la banque, et il a avancé l'argent aux Lolz. Quand, un peu plus d'un an plus tard, j'ai vu que la maison était vendue aux Tisker au prix du marché, j'ai tout compris. Et les \$5 000 de dessous de table que les Lolz ont laissé à mon patron pour avoir un état de crédit sans tâche par la suite, ça ne m'a pas étonné. Quand les histoires sur le paranormal sont sorties et ont été vendues, j'étais parfaitement convaincu que ça faisait partie de l'arnaque. Et que c'était entièrement du bidon. »

En quittant New York City, j'avais suffisamment d'éléments pour faire une belle série d'articles sur le sujet, en éventant l'arnaque. Seul élément que j'ai d'entrée écarté faute de preuves, les liens présumés de monsieur DeMaggio senior avec la mafia. En dehors de on-dits et d'un seul témoignage, je n'avais rien qui le prouve. Et le fait que je n'ai pas mentionné ce fait m'a valu par la suite des rencontres intéressantes, et des précisions importantes sur ce dossier. Je vais en parler plus loin, ça vaut largement le détour. . .

Ma série d'articles sur Minimythville est parue entre septembre et décembre 1994 dans *Rational Thinking* et elle a ouvert pas mal de boîtes de Pandore. La première a été celle des liens entre monsieur DeMaggio et la mafia. J'avais écrit que les liens entre ce monsieur et la Cosa Nostra n'étaient pas prouvés, malgré le témoignage du voisin faisant état de visites de maffieux chez les DeMaggio, fait que je n'ai pas mentionné dans mes articles faute d'autres témoignages concordants.

Bien m'en a pris parce que, courant octobre, j'ai reçu chez moi la visite d'un avocat représentant une personne impliquée dans cette affaire. Je lui ai expliqué que je n'avais rien écrit dans mes articles à ce sujet faute de preuves, et il m'a demandé si je pouvais prendre en compte la version de quelqu'un d'impliqué dans cette affaire. Comme il s'agissait d'un témoignage de première main qui pouvait clore une fausse piste, j'ai dit oui, en m'engageant à l'anonymat des sources.

C'est ainsi que j'ai eu un rendez-vous discret dans un hôtel de Denver avec Don Vito Mascarpone, bien évidemment un pseudonyme, une personne qui m'a autorisée à vous dire qu'elle est liée en affaires avec la Cosa Nostra. Il connaissait bien Randall

DeMaggio senior, le père de l'assassin, mais pas du tout parce que ce dernier travaillait pour lui. Comme il me l'a précisé, ils étaient amis d'enfance :

« Vous pouvez écrire sans crainte d'être contredite que Randall DeMaggio senior n'a jamais travaillé pour la mafia, de quelque façon que ce soit. Je suis le seul lien qu'il avait avec cette organisation, et ce n'était pas pour des affaires. Nous avons été à l'école ensemble dans le Lower East Side et nous sommes restés amis par la suite. Randy a repris la concession Buick de son père dans les années 1950, après s'être marié, et il a travaillé dur pour en faire la plus importante concession de la marque dans Manhattan et Brooklyn. Je l'ai soutenu en achetant toujours mes voitures chez lui.

— Donc, sa profession était concessionnaire automobile, rien de plus.

— Rien de plus. Vous trouverez de nombreux témoignages allant dans ce sens.

— Si je puis me permettre, est-ce qu'il vous est arrivé de lui rendre visite à son domicile ? Vous pouvez ne pas répondre à cette question, je n'en serais pas fâchée.

— J'y réponds parce que c'est important, et c'est ce qui a fait attribuer à Randy des liens avec l'organisation. Oui, j'ai souvent eu l'occasion de lui rendre visite en tant qu'ami. Il savait ce que je faisais et il me respectait pour mes choix dans la vie, bien qu'ils soient opposés au siens. Un ami rare, que j'ai toujours eu en très haute estime, et c'était réciproque. Le FBI l'a surveillé parce qu'un jour, j'ai discuté du dernier modèle de la marque chez lui avec deux de mes associés, c'était en 1971 ou 1972 il me semble. C'était une conversation très agréable entre passionnés d'automobiles, et Randy ne m'a jamais rien demandé sur les gens qu'il voyait en ma compagnie. Il n'a jamais rien dit contre moi devant les policiers, et il ne voulait jamais avoir à dire quoi que ce soit contre moi. C'est pour cela qu'il ne parlait jamais de mon travail avec moi. »

La précision de Don Vito est parue avec mon article d'octobre 1994, et elle a suscité de nombreux courriers des lecteurs. J'ai ainsi eu confirmation des dires de l'Honorable Sociétaire par les deux associés en question, par écrit et sous couvert de l'anonymat, ce qui m'a permis de clore une fausse piste. Par contre, un élément que je n'avais pas abordé, c'était la personnalité de Randall DeMaggio junior, l'assassin.

Sa tante m'a appelée au téléphone au travail parce qu'elle a eu mon numéro professionnel par un de ses fils, cadre chez Medicare. Après m'avoir remercié de réhabiliter ainsi la mémoire de feu son frère, elle m'a dit, lors d'un entretien téléphonique ultérieur à mon domicile, sur ma ligne privée, que son neveu Randall Junior a toujours été un enfant gâté égoïste, asocial, flambeur et alcoolique, qui menait la grande vie sur le dos de son père, qui payait ses frasques pour acheter la paix familiale. Il faut dire que les relations entre père et fils étaient conflictuelles.

D'après les documents de la surrogate's court de New York, les DeMaggio ont acheté la maison en septembre 1960, une fois que l'héritage de l'ancien propriétaire, qui avait fait construire la maison en 1927, ait été liquidé. Pour Randall DeMaggio senior, c'était une marque de réussite sociale, la concession Buick de son père ayant commencé à décoller dans la seconde moitié des années 1950, et cet achat était une marque de réussite sociale pour la famille. Seul raté dans la belle histoire : le fils, au comportement asocial.

Le motif du meurtre de toute la famille en novembre 1974 a été le fait que le fils ait détourné l'argent de la caisse de la concession, environ \$1 000 en liquide, une somme conséquente en 1974, pour se payer la grande vie. Les relations entre le père et le

filis étaient très tendues et, selon sa sœur, Randall DeMaggio senior avait clairement envisagé de mettre son fils à la rue une bonne fois pour toutes. Il a été assassiné, avec le reste de sa famille, avant d'avoir pu mettre à exécution sa décision.

Par la suite, encouragé en ce sens par son avocat véreux, Randall DeMaggio junior a sorti au moins cinq versions différentes du crime qu'il a commis : assassinat par des cambrioleurs, sa première version vite réfutée par des éléments matériels trouvés sur la scène du crime (il avait laissé la carabine et la boîte de munitions entamée qu'il avait utilisés pour tuer sa famille dans sa chambre !), tueurs à gages de la mafia (trois versions : contrat sur son père pour les liens qu'il avait avec la mafia, méprise des hommes de la Cosa Nostra qui l'avaient pris pour un autre, et mise en scène de la mafia soi-disant à la suite d'une dette de jeu), moment de démence qui l'aurait pris (démenti par les experts-psychiatres au procès, qui le décrivent comme aussi émotionnellement froid et posé qu'égoïste et égocentrique), et la fameuse possession satanique...

Bref, comment croire un zigoto pareil qui dit tout sauf la vérité ? Surtout appuyé par un avocat marron dont j'ai appris, par plusieurs de ses collègues, que le barreau de New-York City avait décidé d'enquêter sur lui de façon approfondie, au milieu des années 1970, suite à des manquements répétés à l'éthique professionnelle. De là à ce que maître Wilson ait fait monter la sauce sur le cas de Minimythville afin de protéger ses arrières, il n'y avait qu'un pas. Qui fut franchi par un de ses anciens collaborateurs, qui a préféré garder l'anonymat.

Ce monsieur m'a dit, par téléphone, que maître Wilson avait l'intention de rendre une éventuelle révocation par le barreau difficile en montant de toutes pièces une affaire majeure à forte exposition médiatique afin de coincer le barreau et de négocier une sortie de crise discrète afin de ne pas être grillé dans la profession. En utilisant cyniquement aussi bien Randall DeMaggio junior que les Lolz, il a gagné du temps avec le cas de Minimythville, fabriqué de toutes pièces avec l'accord pas éclairé du premier (mal défendu par son avocat au premier procès) et la complicité quelque peu forcée des seconds, coincés par un prêt accordé dans des conditions douteuses au profit de la manipulation immobilière de l'avocat, qui a touché un joli dessous de table de la part de son copain le banquier.

J'ai appris par la suite que maître Wilson a pu obtenir du barreau une démission propre en 1982, avant de s'installer au Texas et de disparaître lors d'un vol à destination de San Diego le 18 septembre 1986. Comme me l'a dit un correspondant anonyme, deux livres de C4 dans la soute à bagages d'un Piper Saratoga, ça résout bien des problèmes... Donc, en résumé sur toute cette affaire, on a :

- Une famille dont le père est concessionnaire automobile et dont le fils est un cas social. Le père achète une belle maison pour sa famille et lui, et son fils, après avoir détourné de l'argent, assassine toute sa famille en 1974 ;
- Un éditeur mauvais gestionnaire, Dominic Lolz, qui monte une maison d'édition mais la gère tellement mal qu'il la mène à la faillite ;

- Une maison d'édition, East Line Publishing, qui lorgne sur les auteurs prometteurs du précédent et veut en récupérer les droits au meilleur prix.

C'est là qu'entre en ligne de compte maître Wilson. Sa première manipulation consiste à faire rentrer East Line Publishing au capital de la maison d'édition de Dominic Lolz. Comme il est un gestionnaire peu avisé, il accepte afin de pouvoir payer ses dettes. Un Chapitre 11 est alors négocié, ce qui ne satisfait qu'à moitié East Line Publishing.

Une aubaine se présente alors : Randall DeMaggio junior assassine sa famille, et laisse derrière lui une maison qui va être vendue au profit du ministère public. Comme la loi le prévoit, c'est maître Wilson qui est chargé de la vente des biens de son client. Il fait vite le lien avec les Lolz, alors en plein divorce et cherchant à loger leur famille recomposée. Avec la complicité de la banque, qui accorde un prêt au Lolz dans des conditions douteuses, et de sa maîtresse qui travaille dans la bonne agence immobilière, il leur case la maison à prix cassé, appât destiné à les acculer financièrement afin d'obtenir de la part de Dominic Lolz la cession de son fonds éditorial à East Line Publishing.

Et c'est avec un timing impeccable qu'East Line Publishing demande la transformation du Chapitre 11 de la maison d'édition de Dominic Lolz en Chapitre 7. Avec un prêt sur le dos, ce dernier n'a pas eu de mal à accepter la solution présentée par l'avocat marron sombre. Dominic Lolz avait besoin d'argent pour se sortir du pétrin dans lequel il s'était mis sur les conseils de maître Wilson, et ce dernier avait besoin de relancer une affaire très médiatisée pour gagner du temps avant sa révocation, voire de négocier sa sortie de la profession de façon honorable.

Comme Dominic Lolz était auteur de récits fantastiques avant d'être un éditeur de seconde zone, il a proposé à son conseil un récit satanique ad hoc concernant la maison. Maître Wilson a klaxonné East Line Publishing pour vendre l'histoire, et il a préparé son coup pour la suite en ne manquant pas de toucher son dessous de table lors de la vente de la maison aux Tisker, après la saisie par la banque. Dominic Lolz a inventé son récit de possession, maître Wilson l'a vendu et East Line Publishing en a assuré la promotion. Seuls dommages collatéraux : Randall DeMaggio junior, qui a servi de faire-valoir à son avocat, et les Tisker, qui ont supporté dix ans de troubles du voisinage pour avoir fait le mauvais achat au mauvais moment.

Les nombreux témoignages que j'ai eus par la suite accréditent cette thèse, mais laissent dans l'ombre un élément important : est-ce que les Lolz ont inventé ce récit en étant acculés à la faillite, ou est-ce qu'ils ont monté l'affaire AVANT d'acheter la maison ? Je n'ai pas de témoignages clairs allant dans le sens de la seconde hypothèse, mais pas mal d'éléments troublants :

- Après le Chapitre 11, un employé d'East Line Publishing m'a rapporté le fait que Dominic Lolz a accepté sans rechigner un audit comptable demandé par la maison d'édition afin que cette dernière puisse clairement reprendre son fonds et apurer les dettes d'Other Side Publishing, faits ayant eu lieu fin 1974, avant le meurtre de Randall DeMaggio ;

- Un spécialiste des maisons hantées a longuement discuté, à la fin d'une de ses conférences en décembre 1974, avec Dominic Lolz, qui se renseignait sur le sujet. L'enquête sur les meurtres de DeMaggio junior venait juste de commencer ;
- Un autre témoin, ayant travaillé pour l'agence Young, Young and Scott, a dit que Dominic Lolz avait demandé *expressément* à voir la maison des DeMaggio, à l'exception de toute autre, dès qu'elle a été mise en vente fin octobre 1975. Il l'a prise en l'état, sans être perturbé par le fait qu'il allait racheter avec tous les meubles des DeMaggio ;
- Un voisin, qui connaissait bien les DeMaggio et a gardé la maison entre le moment où la police a terminé la partie matérielle de l'enquête sur place, a confirmé que, sur certains meubles, les housses qu'il avait posées après la mort des DeMaggio à la mi-1975 étaient restées en place quand il a aidé Dominic Lolz à sortir les meubles de DeMaggio pour les mettre en vente en vide-grenier le 15 janvier 1976, le lendemain de la date à laquelle les Lolz prétendent avoir été mis à la porte par des phénomènes paranormaux. Il en a la certitude parce que certains bibelots, qu'il avait utilisé pour maintenir en place certaines housses, auraient dû être enlevés en premier si les housses en question avaient été dégagées. Comme les bibelots étaient à la même place que six mois plus tôt, il en a déduit que les housses étaient restées en place pendant tout ce temps ;
- Un voisin de la mère de Dominic Lolz, chez qui ce dernier a résidé avant son départ pour la Californie, une fois sa fortune faite sur le dos de feu les DeMaggio et des Tisker, qu'il a vu madame Lolz et les enfants du couple recomposé déposer chez cette dame de nombreuses affaires pendant le premier semestre 1975, y compris du mobilier que la dame a gardé dans son garage. Affaires et mobilier qui n'ont quitté la maison de la mère de monsieur Lolz que quand ce dernier est parti pour la Californie. Il le sait parce qu'il a donné un coup de main pour charger le camion de location que les Lolz avaient affrété à l'occasion.

En clair, Dominic Lolz aurait prévu dès le départ de ne faire qu'un court séjour alibi au 461, Ocean Boulevard, parce qu'il avait prévu avant même l'achat de la maison de rouler tout le monde dans la farine avec l'aide de son avocat. Fin 1994, je n'avais pas plus de preuves que ça de la validité de cette hypothèse, et j'ai accordé à Dominic Lolz le bénéfice du doute. Mais nous verrons plus loin qu'il y a eu des développements intéressants à cette affaire.

Autres témoignages aussi intéressants qu'inattendus, celui du docteur Melville Boschermann III, petit-fils du premier propriétaire de la maison, le docteur Melville Boschermann senior, et celui du fils du locataire entre 1951 et 1959, monsieur Seymour Sorensen. Le premier m'a confirmé que personne dans sa famille n'a parlé d'une quelconque possession satanique. Il a aussi ruiné la thèse du lieu maudit des indiens en me disant que le terrain sur lequel la maison avait été construite était... sous l'eau avant 1892 !

À cette époque, à la demande de fermiers, la municipalité de Minimythville a fait un polder dans cette zone, canalisé la Minimyth River, qui passe derrière la maison et

justifie le garage à bateau qui est vendu avec, et mis tout cela en pâture. Une recherche ultérieure réalisée par un étudiant en géographie de l'université Columbia a retracé toute l'histoire des polders de Long Island au XIXe et au début du XXe siècle.

Monsieur Seymour Sorensen se souvient surtout de son enfance dans cette maison, louée par son père, et le fait qu'il a dû la quitter en septembre 1959 parce que le propriétaire, le docteur Melville Boschermann senior, était décédé en juin de la même année. Le fils, Melville Boschermann junior, voulait récupérer la maison pour sa famille et lui, et il a mis un terme au contrat de location à l'amiable. Monsieur Sorensen a appris que la maison avait finalement été vendue aux DeMaggio en 1960 parce que monsieur Boschermann junior aurait préféré acheter une autre maison, mieux située par rapport à ses besoins professionnels, avec le prix de la vente. Quand à Satan, il était nulle part en ces lieux, la famille Boschermann étant...athée.

Pour revenir à l'affaire qui nous intéresse, j'ai appris par la suite qu'un des voisins avait assigné les Lolz, maître Wilson et East Line Publishing pour troubles abusifs du voisinage et perte de jouissance d'un bien immobilier en 1983, suite aux visites incessantes devant la propriété des Tisker, à l'époque, des amateurs de paranormal en manque de lieu de culte. Lors du procès qui a suivi, pour se justifier sur les faits à l'origine des troubles, les Lolz ont parlé "d'interprétation personnelle de l'histoire de la maison" et "d'adaptations du récit des événements consécutifs au meurtre de DeMaggio junior" ainsi que de "rajouts personnels dans les faits concernant cette maison". Bref, en lisant entre les lignes, le message subliminal est le suivant : SATAN CHEZ NOUS, C'ÉTAIT DU BIDON !

Les plaignants ont obtenu, en arrangement à l'amiable hors cour, un dédommagement qui leur a permis de déménager, fait que j'ai eu par ma lecture des conclusions du procès... Et tout est à l'avenant par la suite, les Lolz ayant systématiquement fait des procès pour des broutilles jusqu'à début 1994 contre les auteurs d'adaptations afin d'obtenir des dédommagements. Au 1er janvier 1995, un procès était en cours entre les Lolz et le réalisateur du remake du film, soi-disant que leur représentation à l'écran était fautive et que ça valait \$1 million de dédommagement... Et ce n'était malheureusement pas la conclusion de ce navrant dossier.

Cette première enquête que j'ai faite et signée pour *Rational Thinking* m'a mis le pied à l'étrier dans le domaine du démontage des foutaises du paranormal, et j'ai par la suite rédigé nombre d'articles. Vingt ans plus tard, bien qu'étant devenue entre-temps gestionnaire de sociétés à but non lucratif de profession, je continue toujours à contribuer à cette revue, avec l'équipe d'origine, plus des petits nouveaux qui se sont joints à nous dans le courant des années 2000.

Pour l'affaire de Minimythville, mon démontage en règle n'a en rien dissuadé les raconteurs de foutaises de continuer à faire perdurer le mythe, aussi bidon soit-il. Généralement, ce sont des théologiens convaincus qui tentent de m'expliquer que les meurtres de DeMaggio junior relevaient d'un rituel satanique (aucun élément dans ce sens au dossier de police, tout comme dans celui du premier procès), d'autres que les circonstances des meurtres sont suspectes et que la "thèse officielle" est fautive parce que ceci ou cela (une reconstitution a été faite et a permis, entre autre, de déterminer que les coups de feu de Randall DeMaggio junior étaient inaudibles d'une pièce à

l'autre, plus les rapports balistiques et d'autopsie prouvant que son arme a bien servi à assassiner les membres de sa famille), et même certains qui ressortent l'histoire du lieu maudit des indiens, qui devaient probablement pratiquer la plongée sous-marine, le lieu étant sous quinze pieds d'eau avant 1892. . .

D'autres éléments sont ressortis, comme le fait que le bar soi-disant fréquenté par DeMaggio junior et, plus tard, Dominic Lolz, n'existait purement et simplement pas. . . De même, le fait que Dominic Lolz ait en fait été participant actif, et non dupe sautant sur l'occasion, à toute l'arnaque montée par maître Wilson pour le compte d'East Line Publishing est ressorti à travers plusieurs témoignages.

En fait, tout cela a été arrangé dès 1973 entre East Line Publishing et Dominic Lolz, l'éditeur ayant promis à Lolz la diffusion d'un de ses prochains récit parlant d'une affaire de possession réelle. Un manuscrit a même été déposé en ce sens par Dominic Lolz courant 1974, alors que les DeMaggio étaient encore vivants. . . Il reprend l'histoire d'une famille fictive avec, comme c'est curieux, certains détails identiques au récit ultérieur des Lolz.

L'arnaque au rachat de la maison était fait pour que maître Wilson touche, de la part de Young, Young and Scott, un dessous de table conséquent, supérieur à ce qu'il a touché avec la revente de la maison aux Lolz. En pareil cas, la surrogate's court accordait à l'époque un forfait de \$1 000 à l'avocat qui s'assurait de la liquidation du bien. Par contre, maître Wilson a touché par la suite au moins \$3 000 en dessous de table, entre la banque, l'agence immobilière et les Lolz.

J'ai eu régulièrement du courrier au sujet de l'affaire de Minimythville tout au long des années 1990, et il n'y a eu que les événements du 11 septembre 2001 qui ont calmé la tendance, en détournant les amateurs de complots sur un autre sujet plus prometteur. . . Surtout que, par la suite, des informations intéressantes sont ressorties. Les deux membres du couple Lolz sont décédés dans la seconde moitié des années 2000, Dominic Lolz en 2006, et Jill Lolz en 2008. Le fils aîné de monsieur Lolz, Daniel, m'a confirmé par courrier début 2009 qu'il ne s'était rien passé d'extraordinaire dans la maison pendant le mois où il y a séjourné avec ses parents.

Restait maître Wilson, mystérieusement disparu en 1986 lors d'un vol de routine. Il y a deux mois, début mai 2014, une équipe de recherche de la Patrouille Aérienne Civile, qui cherchait les restes d'une météorite qui se serait écrasé dans le sud de l'Arizona à l'aide d'un système de recherche électronique avancé, a retrouvé par hasard les débris du Piper Saratoga immatriculé N906017 qui avait disparu des écrans radars sans explication presque trente ans plus tôt.

Le NTSB a rouvert le dossier et des éléments de preuves matériels ont été découverts sur place, comme le moteur de l'avion, identifié à son numéro de série, et des restes humains, en cours de recherche ADN. Les premiers éléments de l'enquête que j'ai pu obtenir par un ami qui travaille au NTSB font état de traces de RDX sur les débris de l'avion, un des explosifs composant le C4, un plastic courant. A priori, maître Wilson aurait déplu à un de ses clients. . . Je pense que j'aurais l'occasion de vous en parler plus tard s'il y a de nouveaux développements.

En clair, à ce jour, il était devenu évident que Dominic Lolz et East Line Publishing avaient monté, avec l'aide de maître Wilson, toute l'arnaque au paranormal autour du 461, Ocean Boulevard afin de battre monnaie sur les cadavres des DeMaggio, et

au détriment de la tranquillité des Tisker et de leurs voisins. . . Et il y a encore de nos jours des gobe-foutaises pour croire que tout cela est vrai. . .

Au passage, Randall DeMaggio Junior est toujours en prison, il ne pourra pas être libéré avant 2124 aux termes de la loi. . . Quand au protagoniste principal, la maison du 461, Ocean Boulevard, elle est toujours là, mais plus comme elle était en 1975-76. Fin 1994, Bolton Rentals, le propriétaire de la maison à l'époque, a effectué des travaux de rénovation qui en ont complètement changé l'aspect. Et, au passage, il en a profité pour changer l'adresse entre deux locataires. Ne comptez pas sur moi pour vous la donner, d'autant plus que, même aujourd'hui, il y a encore des gogos qui arpentent Ocean Boulevard pour trouver la maison en question. . .

J'ai pu passer des vacances de Noël fin 1994 avec mon frère et ma belle-famille à Brooklyn, et j'ai été invitée à l'occasion sur le chantier de rénovation de la maison en question. Monsieur Bolton, avec messieurs Page et Plant, avaient commencé les travaux en amenant sur place les matériaux et le matériel de chantier nécessaire à la réfection de la maison. Au menu : reprendre complètement l'isolation, changer toutes les fenêtres pour des modèles à double-vitrage plus performants, remplacer la chaudière du chauffage central et rafraîchir tout l'intérieur en refaisant les tapisseries et les revêtements de sol hors parquets. Monsieur Bolton m'a fait visiter le chantier en m'expliquant tout cela, surtout un point important pour la tranquillité des futurs locataires :

« Les fenêtres en quart de lune qui, la nuit, donnent l'impression que la maison a des yeux, je les dégage. Pas que je ne puisse pas en trouver d'identiques à double-vitrage, mais je compte changer suffisamment l'aspect de la maison pour que les amateurs de paranormal ne puissent la reconnaître. Je vais mettre des fenêtres rectangulaires à la place. Comme la maison est entièrement en bois, ça ne sera pas difficile de reprendre en partie la charpente pour refaire les ouvertures à cet endroit-là.

— C'est un beau chantier que vous avez prévu là. Vous comptez remettre la maison en location quand ?

— Au 1er mai. Je n'ai pas que la bâtiment à reprendre, j'ai aussi un problème avec le gazon. Regardez-moi ça. »

Monsieur Bolton m'a montré un cercle d'herbe brûlé d'environ trente à quarante pieds de diamètre, comme si quelqu'un avait fait un barbecue géant à même le sol. Il m'a expliqué :

« J'ai trouvé ça après le départ des Johnson. Je ne sais pas comment ils m'ont fait ça mais ils ont fait de sacré dégâts en déménageant. Va falloir labourer et reprendre en semant du gazon. Pas trop grave, mais plutôt emmerdant ! »

Monsieur Bolton a revendu la maison en 2007, sans qu'aucun de ses locataires successifs ne se plaignent de quoi que ce soit, ni le propriétaire actuel, que je connais et qui m'a demandé de garder l'anonymat. Et le changement d'adresse a permis non seulement de sauvegarder la tranquillité des lieux, mais aussi de convaincre certains crédules que l'histoire des Lolz était bidon, vu que l'adresse n'existait plus. . .

Au final, s'il y avait un diable dans cette histoire, il était dans les détails. Un deuxième remake du film de 1979 serait en cours de tournage, et devrait sortir pour fin 2015/début 2016. Je lui souhaite de faire un bide. . . Bien que l'histoire complète des Lolz ait été démontée, par moi et d'autres avant et après, il y a toujours des producteurs cyniques qui veulent encore faire du fric dessus. Et, au final, oublier qu'il

y a eu six victimes dans cette histoire : monsieur et madame DeMaggio et leurs autres plus jeunes enfants.

Et, comme toutes les histoires similaires, il suffit de vérifier un par un les détails pour réduire à néant ce qui était vendu comme étant une histoire authentique. Comme quoi, il est bien plus facile de vendre des bidonnages grotesques que de les démontrer, la réalité étant moins spectaculaire que la fiction. . . Restons vigilants, ne croyons rien et vérifions tout !

FIN

ADDENDUM

Chers lecteurs,

L'affaire de Minimythville étant quelque peu compliquée, j'ai pensé qu'une chronologie vous permettrait d'y voir plus clair. Voici, par ordre chronologique croissant, la liste des principaux événements concernant ce dossier.

Je n'ai retenu que l'essentiel, et les faits pour lesquels, à cette date, j'avais les éléments les plus fiables. Je vous avoue que je n'ai plus ouvert ce dossier depuis le décès des Lolz six et huit ans plus tôt, et que je n'ai pas recueilli de nouveaux éléments depuis me permettant d'ajouter quoi que ce soit à ce dossier.

Toutefois, je pense qu'une réactualisation complète de mon enquête de 1994 sera publiée dans Rational Thinking à la sortie du deuxième remake du film de 1979, s'il y a lieu.

Néanmoins, je suis avec attention l'enquête du NTSB sur l'explosion en vol de l'avion à bord duquel l'ex-maître Wilson était parti en direction de San Diego depuis Houston en 1986. Pour le moment, l'enquête en est à l'évaluation de la cause de l'accident, les traces de RDX sur les premiers débris analysés ont permis de retenir l'hypothèse de la bombe. Comme vous pouvez vous en douter, le FBI va être saisi de l'affaire. S'il y a lieu, je vous en reparlerai.

Merci de votre attention, et à la prochaine fois !

Denver, le 27 juillet 2014,

Jolene A. WISNIEWSKI

* * *

- 1892 : Création d'un polder pour l'agriculture à l'embouchure de la rivière Minimyth.
- 1925 : La municipalité de Minimyth décide de transformer les terres agricoles du polder de la Minimyth river en lotissement.
- 1926 : Début des travaux sur le lotissement d'Ocean Avenue.

- 8 septembre 1927 : Le docteur Melville Boschermann aménage au 461, Ocean Avenue à Minimyth, peu de temps après la livraison de la maison qu'il avait commandée.
- 21 juin 1951 : Déménagement, pour raisons familiales, du docteur Melville Boschermann.
- 7 juillet 1951 : Les Sorensen, locataires, aménagent au 461, Ocean Boulevard.
- 17 juin 1959 : Décès du docteur Melville Boschermann.
- 1er septembre 1959 : Les Sorensen, quittent le 461, Ocean Boulevard, Melville Boschermann jr., le fils du docteur Melville Boschermann, voulant récupérer la maison pour son usage personnel.
- 22 août 1960 : Le 461, Ocean Boulevard, est vendu à la famille DeMaggio.
- 10 septembre 1960 : Les DeMaggio aménagent au 461, Ocean Boulevard.
- 15 février 1966 : Parution, sous un pseudonyme, du premier livre de Dominic Lolz, une histoire de sorcellerie, qui connaît un grand succès.
- 1er octobre 1971 : Fin du contrat de Dominic Lolz avec son éditeur. Après avoir publié six ouvrages à succès, l'écrivain décide de se mettre à son compte en fondant Other Side Publishing.
- 3 novembre 1971 : Other Side Publishing enregistrée au registre du commerce de New York City.
- 9 mai 1972 : Publication par Other Side Publishing du septième livre de Dominic Lolz, seul ouvrage à succès de l'éditeur.
- 14 novembre 1973 : Other Side Publishing, en cessation de paiement, est recapitalisée par East Line Publishing. Cette maison d'édition promet à Dominic Lolz, en échange du rachat de sa maison d'édition avec apurement du passif, de publier un récit relevant du journalisme sur un cas du paranormal s'il pouvait en produire un, à échéance de 18 mois pleins soit mai 1975.
- 5 février 1974 : Divorce prononcé entre Dominic Lolz et sa première épouse.
- Vers juin/juillet 1974 : Dominic Lolz produit un récit à East Line Publishing suivant les termes du contrat de recapitalisation. Ce dernier n'est pas publié pour des raisons non éclaircies à ce jour, probablement parce qu'il s'agissait d'une fiction déguisée.

- 24 novembre 1974 : Suite à une querelle familiale, Randall DeMaggio junior assassine les six autres membres de sa famille. Il est vite arrêté et sa version des faits, incohérente et démentie par les indices trouvés sur place, le désigne comme seul coupable des six meurtres.
- 7 janvier 1975 : Début du procès criminel de Randall DeMaggio junior, maître William Wilson, avocat désigné d'office, est en charge de sa défense.
- 21 avril 1975 : En cessation de paiement, Other Side Publishing fait l'objet d'une mesure de redressement judiciaire, demandée par East Line Publishing, actionnaire de l'entreprise.
- 14 septembre 1975 : Mariage de Dominic Lolz avec Jill Tomlinson, ex-épouse Barber.
- 29 octobre 1975 : Fin du procès de Randall DeMaggio junior, reconnu coupable du meurtre de ses parents et de ses frères et sœurs. Il est condamné à 150 ans de prison.
- 13 novembre 1975 : La surrogate's court reconnaît à maître William Wilson l'autorité pour procéder à la liquidation des biens des DeMaggio.
- 28 novembre 1975 : L'agence immobilière Young, Young and Scott de Minimythville a le mandat exclusif pour la vente du 461, Ocean Boulevard.
- 4 décembre 1975 : Visite de Dominic Lolz au 461, Ocean Boulevard. Il décide d'acheter la maison en l'état, avec les meubles des Lolz.
- 9 décembre 1975 : L'agence de Minimythville d'Atlantic Mortgage Incorporate accorde un prêt immobilier à Dominic Lolz dans des circonstances douteuses.
- 11 décembre 1975 : La vente du 461, Ocean Boulevard est conclue entre l'état de New York, représenté par maître Wilson dans le cadre de la liquidation des biens de feu les DeMaggio, et les Lolz, pour la somme de \$80 000, soit la moitié de la valeur effective de la maison.
- 18 décembre 1975 : Les Lolz aménagent au 461, Ocean Boulevard et font bénir la maison par le père Jeffrey Porcaro. À partir de ce moment-là, les versions des faits divergent entre celles des Lolz et celles des autres témoins.
- 22 décembre 1975 : Saisie par East Line Publishing du tribunal des faillites de New York City pour prononcer la liquidation judiciaire d'Other Side Publishing.
- 8 janvier 1976 : Date du prétendu exorcisme infructueux de la maison des Lolz par le père Porcaro.

- 12 janvier 1976 : Le tribunal des faillites de New York City change le Chapitre 11 d'Other Side Publishing en Chapitre 7, prononçant ainsi la liquidation judiciaire de la maison d'édition.
- 14 janvier 1976 : Les Lolz quittent la maison et aménagent chez la mère de Dominic Lolz.
- 15 janvier 1976 : Dominic Lolz fait une vente vide-grenier des biens des DeMaggio restant au 461, Ocean Boulevard.
- 1er février 1976 : Terme de la saisie par Atlantic Mortgage Incorporate du 461, Ocean Boulevard, pour impayés.
- 13 février 1976 : Contrat entre les Lolz et East Line Publishing pour que le récit de leur mois d'horreur au 461, Ocean Boulevard, soit transformé en récit à succès par l'écrivain George Stanton. Une avance de \$100 000 leur est consentie.
- 29 mars 1976 : Début d'une procédure contre maître Wilson par le barreau de New York City pour manquement à l'éthique professionnelle. À l'appui, la tante de Randall DeMaggio junior, qui l'accuse d'avoir bâclé la défense de son neveu et bradé la maison de la famille.
- Courant novembre 1976 : Visite de la maison par Benjamin et Elenore Tisker, qui la retiennent comme premier choix s'ils n'ont pas trouvé mieux avant le prononcé de la mainlevée.
- 8 décembre 1976 : Déménagement de la famille Lolz à Sacramento, Californie.
- 1er février 1977 : Mainlevée sur le 461, Ocean Boulevard après l'apurement de la dette des Lolz par Atlantic Mortgage Incorporate, suite à un dépôt de caution de \$80 000 par Dominic Lolz en janvier 1977. La maison est proposée à la vente à Benjamin et Elenore Tisker.
- 3 mars 1977 : Benjamin et Elenore Tisker deviennent les propriétaires du 461, Ocean Boulevard. Ils aménagent la semaine suivante.
- 4 mai 1977 : Inauguration du magasin de produits ésotériques des Lolz à Sacramento, Californie.
- 8 novembre 1977 : Publication par East Line Publishing de *Minimythville : la maison du démon*, sous la signature de George Stanton, le livre rencontre un grand succès immédiatement.
- Début 1978 : Premiers importuns venant voir la maison de la famille Tisker.

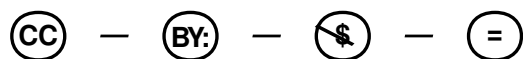
- 27 juillet 1979 : Sortie du film tiré du livre.
- 4 août 1979 : Pour deux semaines, les Tisker confient la maison à deux experts en paranormal, espérant qu'ils ne trouveront rien. La photo infrarouge du neveu de l'un d'entre eux est interprétée comme étant celle du fantôme d'un des enfants DeMaggio et relance le phénomène.
- 4 février 1980 : À l'initiative de maître Wilson, le procès DeMaggio est rouvert, sur le fait que Randall DeMaggio junior aurait été dément au moment des faits. Trois semaines plus tard, le procès est clos faute d'éléments nouveaux probants apportés par la défense.
- 12 mars 1980 : Premier procès de Lolz à la maison de production qui a été en charge du film tiré de leur livre, sous prétexte qu'ils auraient été mal représentés à l'écran. Le mois d'après, un agrément hors cour entre les Lolz et le défenseur met un terme au procès.
- 1er juillet 1981 : Le film *Minimythville : la maison du démon*, est proposé à la diffusion TV après une brillante carrière cinématographique. NBC le diffuse en novembre de la même année, à l'occasion d'Halloween.
- 5 février 1982 : À sa demande, maître Wilson est radié du barreau de New York City, officiellement pour convenance personnelle. Il déménage à Houston, Texas, où il monte un cabinet.
- 14 avril 1983 : Un des voisins des Tisker assigne les Lolz, maître Wilson, East Line Publishing et la maison de production du film tiré du livre pour perte de jouissance d'un bien immobilier et troubles du voisinage. Il obtient gain de cause par la suite, les défenseurs étant condamnés, de solidum, à lui verser \$500 000. Fait important, les Lolz avouent à demi-mot lors du procès que leur histoire était bidon.
- 1er juillet 1983 : Le film *Minimythville : la maison du démon*, est proposé à la diffusion TV en syndication pour les réseaux câblés.
- 3 septembre 1984 : Deuxième édition de *Minimythville : la maison du démon*, simultanément avec la sortie en vidéo du film de 1979.
- 19 novembre 1984 : Maître Wilson vend son affaire à maître Terrence McEvans soi-disant parce qu'il prend sa retraite et qu'il va monter un cabinet de conseil légal aux entreprises.
- 24 août 1986 : Le Piper Saratoga qui transportait William Wilson de Houston à San Diego pour un voyage d'affaires disparaît des radars au-dessus de l'Arizona.

- 17 mai 1988 : Vente du 461, Ocean Boulevard à Bolton Rentals LLC par les Tisker.
- 19 mars 1992 : Troisième édition du livre et annonce d'un remake du film de 1979, devant sortir pour septembre 1994.
- 16 septembre 1994 : Sortie du remake du film de 1979.
- 19 septembre 1994 : Procès de Dominic et Jill Lolz contre les producteurs du film, leurs personnages auraient été mal représentés à l'écran. Ils réclament \$1 million de dommages et intérêts.
- 3 février 1995 : Les Lolz sont déboutés de leur procès au civil contre les producteurs du remake, au motif qu'ils ne peuvent apporter la preuve qu'ils subissent un trouble quelconque du fait du remake du film de 1979.
- 19 mai 2006 : Dominic Lolz décède d'un arrêt cardiaque à l'âge de 72 ans à Sacramento, Californie.
- 18 septembre 2007 : L'ancien 461, Ocean Avenue est vendu à un particulier par Bolton Rentals LLC.
- 24 septembre 2008 : Décès, à l'âge de 70 ans, de Jill Lolz suite à un cancer des poumons du à une tabagie intensive.
- 4 mai 2014 : Lors d'un vol de recherche des restes d'une météorite, un vol de la Patrouille Aérienne Civile trouve les débris du Piper Saratoga à bord duquel maître Wilson avait embarqué à destination de San Diego 18 ans plus tôt. L'enquête est relancée par le NTSB, et les premières analyses font état de traces d'explosifs trouvées sur les débris de l'avion.
- 21 juillet 2014 : Un nouveau film sur le cas de Minimythville est annoncé pour fin 2015/début 2016. Il serait un remake des films de 1979 et 1994.

CC Olivier Gabin, juillet 2014

Version 1.1

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :



Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre sont disponibles à cette adresse :

Lien vers la license CC by-nc-nd sur [Creativecommons.org](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)

Mis en page avec L^AT_EX

Distribution Texlive 2012.8 et éditeur Texmaker 3.5